



hebdomadaire de la Fédération anarchiste, adhérente à l'Internationale des Fédérations anarchistes

www.monde-libertaire.fr

ISSN 0026-9433

«Tous les arts ont produit des merveilles: l'art de gouverner n'a produit que des monstres.» Saint-Just



Ni messe Ni travail

Touche pas à mon dimanche

M 02137 - 1719 - F: 2,00 €



Les amitiés franquistes du Che PAGE 17



Deux semaines. Vous ne nous lirez pas pendant les deux semaines à venir. Le prochain numéro du *Monde libertaire* hebdomadaire ne paraîtra pas avant le 7 novembre. Est-ce à dire que, durant cette courte pause, il ne se passe rien ou que les anarchistes n'ont rien à dire ? Non pas. Pour vous permettre de patienter, n'oubliez pas de vous procurer le dernier *Monde libertaire* hors-série (numéro 51) dont le dossier est consacré au monde du travail. Entretemps, les luttes se poursuivent : ce ne sont pas les travailleurs d'Alcatel qui démentiront notre propos. Le combat contre la réforme des retraites est également loin d'être terminé. Nous faisons, et nous ferons, entendre notre voix, que ce soit à propos des retraites, des conditions de travail ou tout bras de fer sociétal. Nous réaffirmerons notre opposition aux maîtres de ce monde capitaliste, qui pensent profits, mais pas partage des richesses. C'est drôle, nous, ce serait plutôt le contraire. Pour beaucoup, la remise en cause des différents systèmes d'exploitation et de domination est plus que jamais à l'ordre du jour. Sur tous les fronts, les anarchistes ont à dire et à faire : par exemple en participant à tous les collectifs qui tentent de s'opposer à la façon dont notre ministre de l'Intérieur (de gauche ; est-il besoin de le rappeler ?) traite les Roms. Dans les entreprises, dans les quartiers, par la parole et par l'action, propageons nos idées pour l'avènement d'un monde égalitaire et libertaire.

Actualité

- Les idiots utiles du patronat**, par G. Goutte, page 3
- Médicaments : le juste prix**, par Moriel, page 4
- Météo syndicale**, par J.-P. Germain, page 6
- Le travail du sapin**, par Justhom, page 7
- Victoire de la grève à Hyatt**, par E. Claude page 8
- Coup d'État protestant aux States**, par N. Potkine, page 9

Arguments

- Le matérialisme dans tous ses états**, par M. Silberstein, page 10
- Capital et intérêts**, par O. Tarda, page 12
- La marchandisation du corps féminin**, par S. Goldschmidt, page 14

Histoire

- Quand le Cuba castriste flirtait avec Franco**, par D. Pinos, page 17

A voir

- Frida Kahlo s'invite à Paris**, par P. Salcedo, page 20

Illustrations

Aurélio, FYD, Kalem, Krokaga, Riri, Yann

Tarifs

(hors-série inclus)

- 3 mois, 12 n^{os} hebdo, 1 n^o hors série, les gratuits 25 €
- 6 mois, 18 n^{os} hebdo, 2/3 n^{os} hors série, les gratuits 50 €
- 1 an, 35 n^{os} hebdo, 5/6 n^{os} hors série, les gratuits 75 €

Règlement à l'ordre des Publications libertaires, à joindre au bulletin à renvoyer à :

Publications libertaires, 145, rue Amelot, 75011 Paris, 01 48 05 34 08

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

France et étranger

Bulletin d'abonnement

Abonnement de soutien

1 an 95 €

Pour les chômeurs, les étudiants et les bénéficiaires du RSA, 50 % de réduction en France métropolitaine et gratuit pour les détenus. Les chèques tirés sur des banques hors France subissant une taxe exorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement bancaire international (IBAN: FR76 4255 9000 0621 0076 4820 363). (BIC: CCOPFRPPXXX)
Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière feuille de routage.

Les idiots du dimanche



CES DERNIERS TEMPS, l'exploitation salariale a, de nouveau, témoigné de sa perversité. Les «victimes», ou plutôt devrions-nous parler d'«idiots», se font appeler les Bricoleurs du dimanche. Impossible que vous n'en ayez pas entendu parler, tant le battage médiatique autour de la fermeture des magasins le dimanche les a mis en avant. Il s'agit, ni plus ni moins, de salariés des enseignes de bricolage Castorama et Leroy Merlin ayant décidé de se battre pour... de meilleurs salaires? Non! De meilleures conditions de travail? Non! Non et non! Ces salariés-là ont décidé de se battre contre les syndicats du Clic-P (Comité de liaison intersyndicale du commerce parisien, regroupant CGT, FO, SUD, CFDT, CGC, Seci), lesquels luttent depuis des années contre les ouvertures illégales de ces commerces le dimanche. Leur slogan? Ils n'en sont pas peu fiers, et il ne vous aura sans doute pas échappé: «Yes, week-end!»

Le patronat pouvait-il rêver mieux que de voir ces employés s'acharner contre les organisations syndicales? Assurément pas. Et c'est d'ailleurs pourquoi il n'a pas hésité une seconde à mettre la main au porte-monnaie – d'ordinaire si précieux – pour remplir les caisses des Bricoleurs du dimanche. C'est le Huffington Post qui révèle l'information dans son édition Internet du 30 septembre 2013. Le collectif, créé en décembre 2012 pour faire avancer (reculer...) le gouvernement sur la question du travail dominical, s'est ainsi vu offrir, par les directions de Castorama et de Leroy Merlin, les services (onéreux) de l'agence de communication Ateliers Corporate, laquelle s'est empressée d'encadrer les salariés favorables au travail du dimanche. C'est sans doute elle qui a trouvé le minable slogan cité plus haut¹ et qui a fait fleurir pancartes, banderoles, tee-shirts et badges dans et à proximité des magasins. Mais ça ne s'arrête pas là... Les salariés «militants» ont aussi pu assister à des formations en communication! Le Huffington Post publie d'ailleurs, sur son site Internet, un extrait édifiant d'un entretien avec un des salariés ayant assisté à la formation; voilà ce qu'il en dit: «On a commencé par un cours sur la communication de crise, ils nous ont notamment dit ce

qu'ils voulaient éviter, les actions violentes par exemple. Ils nous ont aussi parlé des Pigeons, citant notamment en exemple leur présence sur les réseaux sociaux. L'après-midi, on a été divisé en sous-groupes pour travailler sur différents thèmes, comme les moyens d'action à mettre en place, le nom du collectif, etc. En présentant notre travail aux consultants, certains ont eu l'impression que le débat était orienté et qu'ils nous menaient là où ils le voulaient. Ils ont d'ailleurs éliminé pas mal de nos idées et, au final, les moyens d'action que nous avons arrêtés ressemblaient beaucoup à ceux qu'ils nous avaient présentés le matin.» En outre, la formation était prise sur le temps de travail (donc rémunérée), les frais de déplacement intégralement remboursés par la direction et un buffet gourmand attendait les «élèves». Alors, forcément, quand le porte-parole du collectif, un certain Gérard Fillon, nous assure qu'il n'y a pas la moindre manipulation et instrumentalisation et que l'indépendance est réelle, on rigole doucement – à défaut de pleurer devant tant de naïveté.

Pas si spontanés que ça, donc, les bougres! Bien sûr, les grands médias nous ont inondés de discours antisyndicaux, qualifiant l'action du Clic-P d'«archaïsme» (Le Parisien), et la considérant comme un frein à la compéti-

tivité économique de la France. Outre ces quelques arguments – qui, une fois de plus, prouvent que, quelles que soient les obédiences, les journaux relayent toujours le discours du pouvoir –, un autre a régulièrement été brandi, celui du misérabilisme: les salariés veulent bosser le dimanche pour s'assurer des fins de mois moins difficiles. On s'en doute, les travailleurs de base de Castorama et de Leroy Merlin ne gagnent pas des mille et des cents, sûrement un petit smic, sans compter ceux qui ne bossent pas à temps plein. Mais la question qui se pose, c'est de savoir pourquoi ces employés pauvres et précaires ne construisent pas de vraies revendications salariales – augmentation du salaire horaire, fin de la précarité (ou compensations financières), etc. – plutôt que de faire copain-copain avec le patron pour pouvoir bosser le dimanche. D'autant que, ne nous leurrions pas, la légalisation des ouvertures dominicales des magasins appelle, à moyen terme, la fin des primes et des salaires double pour ceux qui iront bosser ce jour-là. Quand ce sera le cas (et, croyez-moi, ça viendra, c'est la tendance), on se demande bien ce que feront alors les Bricoleurs du dimanche... On pourra toujours leur dire «on vous l'avait dit, bande de crétins», mais ça ne servira sans doute à rien... En tout cas, s'ils nous rejoignent dans la lutte – et si on leur pardonne cet écart –, on ne fera pas appel à eux quand il s'agira de trouver des slogans et de faire des pancartes.

Guillaume Goutte
Groupe Salvador-Segui
de la Fédération anarchiste

1. Le slogan est d'autant plus mauvais qu'on pourrait croire qu'il porte le message inverse: dire «oui» au week-end, c'est dire «oui» au dimanche chômé.

Le juste prix



Moriel

LORSQUE LE MÉDECIN VOUS PRESCRIT un médicament, à la condition que celui-ci soit inscrit sur la liste des spécialités remboursables, vous ne payez qu'une partie de son prix, voire vous ne payez rien si votre état de santé justifie que vous soyez pris en charge à 100 % et que vous êtes dispensé d'avances des frais (le fameux tiers payant) ou si vous cotisez à une (bonne) mutuelle. Cela est vrai pour tous ceux qui sont affiliés à un régime d'assurance sociale. De ce fait, l'industrie pharmaceutique tire la grande majorité de ses très confortables revenus de la collectivité. Donc, des firmes privées, en concurrence, toute relative (entente et alliances sont monnaie courante dans ce milieu) les unes contre les autres, profitent d'un système de solidarité nationale. En bonne logique, il serait pour le moins souhaitable que la collectivité puisse s'assurer de la qualité des produits proposés, en termes de résultats et d'innocuité. Mais aussi que les sommes allouées à la prise en charge des médicaments le soient à bon escient.

Allons jusqu'au terme du raisonnement : si nous acceptons qu'un effort collectif et solidaire permette à tous d'accéder aux soins,

n'est-il pas anormal que la conception, la production et la distribution des médicaments soient laissées à des intérêts privés ? Intérêts privés dont la principale préoccupation est d'abord la santé du portefeuille des actionnaires. Rappelons, au passage, que la rentabilité de l'industrie pharmaceutique est l'une des plus élevées, puisqu'elle n'a pas de souci à se faire quant à ses débouchés commerciaux : il est plus difficile de se passer d'un traitement vital contre le diabète que du dernier écran ultra-plat 3D... De même, en s'adressant de préférence à des clients solvables, c'est-à-dire les populations des pays riches disposant de systèmes d'assurance de santé (qu'ils soient publics ou privés), ces compagnies s'assurent de juteux profits. Cependant, depuis quelques années, de nombreuses voix s'élèvent pour dénoncer cette situation. Dans un contexte de crise de l'économie capitaliste et d'endettement des États, que les gouvernements veulent faire peser sur les populations afin de protéger les riches, et devant la croissance des dépenses de santé dans l'ensemble des pays développés, un certain nombre de mesures portant atteinte à la santé des populations et à

la couverture solidaire des risques, sont en train d'être appliquées. Envisageons maintenant la situation actuelle, et les positions des différents acteurs du monde la santé.

La consommation des médicaments

Selon le rapport 2012 de l'Agence nationale de sécurité du médicament (ANSM), le chiffre d'affaires des ventes de médicaments en France pour l'année 2011 s'élevait à 27,6 milliards d'euros (à comparer au chiffre d'affaires mondial de 800 milliards de dollars environ), en hausse de 0,5 % par rapport à l'année précédente. En valeur, ce sont les médicaments destinés aux maladies cardiovasculaires qui arrivent en tête, suivis des médicaments à visée neurologique : en nombre de boîtes de médicaments, c'est exactement l'inverse. Il s'agit là des ventes en pharmacie de ville, les consommations à l'hôpital sont différentes. Plus de 50 % (52,1 % pour être précis) des médicaments vendus en ville sont remboursables, ce qui représente 83,4 % en valeur.

Nous allons maintenant analyser ces données. Parmi les médicaments destinés aux maladies cardiovasculaires, ceux qui sont uti-

lisés contre l'hypertension artérielle, qu'on appelle les antihypertenseurs sont les plus prescrits. Il en existe cinq types, classés selon leur mode d'action. Une nouvelle classe apparue il y a une dizaine d'années caracole en tête des ventes, pour le plus grand profit des industries du médicament. Les produits de cette classe coûtent plus chers, et ne sont pas plus efficaces que des médicaments plus anciens et moins chers. Leur succès ne doit donc rien à leurs propriétés intrinsèques, mais plutôt à la vaste et agressive campagne marketing menée par les firmes auprès des médecins. Une étude de grande envergure et financée par des fonds publics a même démontré il y a une dizaine d'années que, parmi les différents antihypertenseurs disponibles, ceux qui apportent la meilleure réponse thérapeutique appartiennent à la classe des diurétiques, tout en étant dix à quinze fois moins chers que les dernières trouvailles aujourd'hui à la mode! Mais les firmes ne raisonnent pas ainsi: elles n'ont aucun intérêt à continuer de commercialiser et de promouvoir des produits qui ne leur rapportent rien. En utilisant toutes les ficelles du marketing, en sollicitant et en finançant des études adroitement orientées dans le sens qui convient aux fabricants, en pratiquant un lobbying permanent auprès des autorités françaises et européennes chargées de fixer les prix des médicaments.

Ces modalités de tarification sont quasi opaques, les associations de malades et les organisations indépendantes de défense des droits des patients ont le plus grand mal à y accéder, ainsi que quelques groupes de médecins attachés à la défense de la santé publique. Parmi ces modalités, depuis quelques années, intervient la notion de service médical rendu (SMR): ce critère précise l'amélioration qu'un nouveau médicament apporte aux patients par rapport à un traitement plus ancien. Il est fixé par une commission indépendante, en théorie, après lecture des comptes rendus des essais des médicaments. Tout l'art des firmes est de donner à ces essais – et surtout à leur compte rendu – l'aspect le plus positif, afin d'obtenir pour leur produit le meilleur taux de SMR, et donc le meilleur tarif, c'est-à-dire le plus élevé! L'une des solutions utilisées est la subornation de personnalité du milieu médical: cadeau, rétributions pour de prétendues expertises, aides diverses (en particulier pour favoriser une carrière universitaire), ce sont les pratiques les plus courantes. Elles sont combattues et dénoncées depuis longtemps par les quelques et trop rares associations et journaux médicaux indépendants. Elles ont été mises sous les feux de l'actualité au cours de la triste affaire du Mediator, qui a permis de populariser la notion de conflit d'intérêts et l'adoption d'une loi rendant obligatoire la déclaration de ces conflits par toute personne ayant un rôle d'expert dans les instances chargées d'autoriser la mise sur le marché et la fixation des tarifs des médicaments. Les



enjeux sont si importants en termes financiers qu'il n'y a pas à douter du fait que l'industrie a trouvé la parade, si tant est que l'application de ces règles, au demeurant peu coercitives, soit réellement effective.

La responsabilité médicale

Si nous avons examiné le rôle des industriels dans l'inflation médicale, il est tout aussi intéressant de se porter sur la manière dont les médecins utilisent leur liberté de prescription. Celle-ci leur est garantie par la charte de 1929, et ils ne manquent jamais de la défendre, au nom, bien entendu, de l'intérêt des patients! Nous avons souligné, en première partie, la place qu'occupent les médicaments à visée neurologique dans le classement des spécialités les plus prescrites. Ce sont surtout les hypnotiques, communément appelés somnifères, et les antidépresseurs. Les Français en font une très grande consommation, plus élevée que les autres Européens. Pourtant, il n'y a pas de raisons objectives pour affirmer que les Français sont un peuple de dépressifs insomniaques angoissés! D'autant que cette consommation expose à des effets secondaires tels que la dépendance et la modification de la personnalité. La médicalisation des affects, que ce soit une tristesse consécutive à un deuil ou un stress lié à une situation existentielle difficile, est devenue banale. Soumis à un rythme de travail élevé, en grande partie lié au

mode rémunération à l'acte, le médecin cède à la solution en apparence de facilité: la rédaction d'une ordonnance en lieu et place d'une écoute attentive et empathique. Encore faudrait-il qu'il y soit formé... Cette surconsommation de psychotropes a été dénoncée déjà à plusieurs reprises par le passé, entre autres par le psychiatre Édouard Zarifian, qui avait remis un rapport et écrit un livre sur la question (*Des paradis plein la tête*), et dont les préconisations sont restées lettre morte. La formation continue des médecins, qui est obligatoire, est laissée quasiment aux mains des entreprises pharmaceutiques qui en assurent le financement. Dans la tradition médicale française, une consultation se termine neuf fois sur dix par la rédaction d'une ordonnance, laquelle contient en moyenne trois spécialités médicales. Aux Pays-Bas, les consultations se terminent six fois sur dix sans rédaction d'ordonnance: il n'y a pas de différence significative de santé entre la population française et la population néerlandaise... On commence à parler de surmédicalisation, de surdiagnostic et de surtraitement. Récemment, a été pointée la surmédicalisation des personnes âgées, lesquelles ingurgitent chaque jour en moyenne six médicaments différents; d'ailleurs, il n'est pas rare de voir des ordonnances contenant plus de dix spécialités! La vieillesse serait devenue une maladie! Ces abus, hélas très répandus sont à l'origine de nombreuses complications et hospitalisations.

Défense du système solidaire

Nous n'avons abordé que quelques aspects de ces questions complexes. Le médicament n'est qu'un des éléments du puzzle de l'assurance-maladie, mais il est très important. La préservation du système solidaire de prise en charge collective des aléas de l'existence, avec la possibilité pour tous d'accéder aux meilleurs soins, exige que les dérives financières des industries du médicament et du corps médical soient contrôlées et qu'on y mette un terme. Le plus souvent, ce sont les usagers et bénéficiaires de l'assurance-maladie qui sont pointés du doigt, et c'est sur eux et leur prétendue irresponsabilité qu'on fait porter les raisons du déficit et des «douloureuses mais nécessaires» réformes. Exiger que les médecins prescrivent les traitements uniquement quand c'est nécessaire et au mieux des intérêts des patients et non pas de ceux des actionnaires et que les résultats des essais médicaux soient transparents, accessibles à tous, c'est le minimum. On pourrait s'inspirer du modèle néo-zélandais, surnommé le modèle «kiwi»: dans ce pays, pour chaque médicament, un appel public d'offres est prévu. Le produit le plus efficace et le moins cher est choisi et mis sur le marché, entièrement remboursé par l'assurance-maladie invalidité. Avec ce système, les coûts en médicaments ont été réduits de moitié, en Nouvelle-Zélande. Les antalgiques, comme le paracétamol, y coûtent 0,20 euro la boîte: en France, il faut déboursier 1,90 euro... **M.**

Brèves de combat

Victoire pour les ex-salariés des 3 Suisses

En janvier 2012, dans le cadre du PSE, le groupe 3 Suisses fermait ses magasins mettant ainsi à la rue et au chômage 149 femmes. En mars de la même année, 70 d'entre elles décident d'engager un bras de fer contre cette puissante entreprise qui dégage des bénéfices colossaux ! Aujourd'hui, après presque deux ans, le tribunal des prud'hommes de Roubaix dans sa composition de départage vient de rendre son jugement. Le tribunal, dans son ordonnance, indique la nullité du plan de sauvegarde de l'emploi et la nullité des licenciements pour motif économique. Seules la lutte et la persévérance payent !

Un fachos à Paris

D'extrême droite et catholique traditionaliste, Wallerand de Saint-Just, 63 ans, représentera aux municipales à Paris le FN, lequel se veut présentable. Jusqu'à présent, aux municipales, les fachos n'étaient pas présents dans la danse électorale, c'est chose faite...

Roms fichés en Suède

La police suédoise a fiché plus de 4 000 Roms, dont un millier d'enfants. Un collectif de Roms attend toujours les explications de la police. Il leur faudra sans doute beaucoup de patience !

Météo syndicale

CERTES, ce n'est pas la Russie, mais ça ressemble à la Bérézina. On discute de la retraite dans les sphères de la machine de commandes. D'où les diverses actions devant l'Assemblée nationale. Contradiction, puisqu'on le sait, sans même avoir besoin d'espions dans les chambres d'enregistrement pseudo-syndicales : selon les stratégies des partenaires sociaux, il faut jouer sur les deux tableaux. Ce n'est pas aux lectrices et lecteurs du *Monde libertaire* qu'on va l'apprendre : on déclare à la base, celles et ceux qui payent des cotisations, qu'on va se battre contre ce gouvernement qui ne fait pas mieux que l'autre et, en sous-main, on est debout sur les freins. Au niveau des courroies de transmission, ça pédale grave dans la choucroute. Il y aurait même des élus PS qui rueraient dans les brancards... Comme si c'était nouveau qu'on nous promette la lune et d'autres rasages gratis ! Comme quoi, il faut toujours taper sur le clou question inefficacité (sic !) des promesses électorales.

Ben, on va donner des détails. Dans la nuit du mercredi au jeudi de la semaine dernière, l'Assemblée nationale a supprimé à la surprise générale le report de la revalorisation générale des retraites. C'est, quoi qu'on pense, des gesticulations de l'aquarium, une claque dans la gueule du gouvernement. Donc, il y a des gens qui siègent à l'Assemblée nationale qui jugent que leur parti (le PS) n'est plus que la très lointaine souvenance de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO).



Le quotidien de la rue Béranger à Paris en remettait une louche en titrant : « Jamais assez pour les patrons. » Le ministre du Budget, Bernard Cazeneuve, se dédouanait dans les médias face à ce que tout le monde constate : la continuité de la politique de Sarkozy sous pavillon socialiste. Le Medef, si on a bien compris, en voulait encore plus ! La social-démocratie à la française veut bien vendre son âme aux marchés, mais elle veut se garder des billes... Tout ça nous passe, à nous monde du travail, bien au-dessus de la tête, mais le moins qu'on puisse dire est qu'on se paye notre fiole !

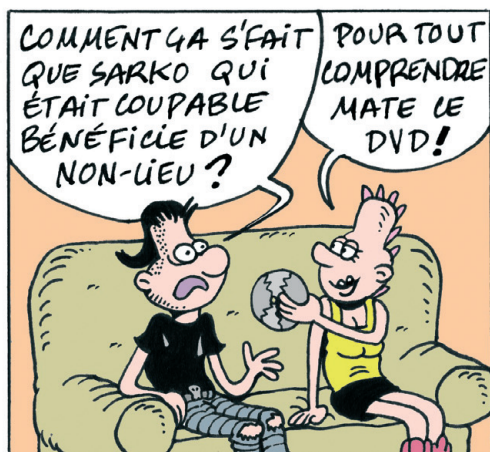
Face à ça, on cherche au-delà des discours une riposte syndicale unitaire sur le terrain. On aura oublié que des élections sont en vue au printemps prochain. Il faut donc faire des alliances et baisser la garde au niveau des revendications sociales.

Si la seule réponse aux attaques contre la retraite s'appelle le Collectif de défense des retraites, alias Ensemble défendons nos retraites, on voit que le profil syndicaliste est dilué. Les syndicats représentatifs actuels seraient à même de défendre le morceau, mais si les clubs politiques s'en mêlent, il y a d'autres enjeux. Ce ne sont pas ceux du syndicalisme révolutionnaire ou du syndicalisme tout court.

Jean-Pierre Germain

Groupe Salvador-Segui de la Fédération anarchiste

PAVÉ D'ANAR AVEC SADIA ET MAZOGH KROKAGA



La France toujours en retard

Le Conseil d'État réclame une loi avant le lancement d'une salle de consommation de drogue à Paris. Son ouverture est donc reportée. Décidément, avant les élections municipales, les politiques ne prennent pas trop de risques!

Poussif...

La Caisse nationale d'assurance-maladie annonce que le contrat d'accès aux soins va enfin pouvoir entrer en vigueur. Cette nouvelle catégorie de tarification des médecins a été créée en octobre 2012, dans le cadre de l'accord sur la limitation des dépassements d'honoraires. Il aura fallu un an pour qu'assez de médecins s'engagent!

Quand le Sapin travaille...



IL FAUT BIEN DIRE que le ministre du Travail, Sapin, porte un nom idoine, par rapport à la fonction qu'il occupe au sein du gouvernement Ayrault et de l'équipe voltairienne, élyséenne hollandaise. C'est bien connu, le sapin est un bois qui travaille, qui se déforme énormément et qui ne résiste pas aux intempéries. Il est également bourré de nœuds et, de surcroît, il secrète une résine dont il est difficile de s'en débarrasser. Surtout n'y mettez pas les doigts. On ne peut rien bâtir de solide et de durable avec ce bois.

Mais, l'exercice dans lequel ce sapin de ministre excelle, c'est la « langue de bois » – et Dieu sait si le bougre en fait usage! Son cynisme n'a d'égal que son mépris envers le peuple. Le tisseur de fumées n'hésite pas, à travers son langage noueux et résineux, à faire feu de tout bois en proférant des mensonges avec des accents de vérité. Il espère abuser le peuple. Qu'il se méfie car, à force de prendre le peuple pour un ignare, ce dernier pourrait bien en faire du petit bois, et s'en servir pour allumer son barbecue ou, encore mieux, le laisser pourrir. Voilà de sages précautions, car le sapin est un bois impropre au chauffage. On ne peut même pas le mettre dans la cheminée, il encrasse le conduit et, en conséquence, il risque d'y mettre le feu.

Quand Sapin, le ministre du Travail, travaille, ça fume noir!

Lorsqu'il parle: des emplois d'avenir (sic), il prétend que ce sont de vrais emplois, alors que ce sont des contrats de trois ans. Bref, tout ce qu'il y a de précaire. Il s'agit, pour le coquin, de prétendre que la courbe du chômage s'inverse. Ou encore de l'intérim « durable », une expression très à la mode destinée à nous enfumer. Il se glose de l'accord intervenu entre le patronat de l'intérim et trois syndicats (CFDT, CFTC et CFE-CGC), concernant la possibilité de CDI (contrat à durée indéterminée) pour les travailleurs intérimaires. Quelle supercherie! Car, l'intérim est une organisation de travail temporaire qui, par le biais d'entreprises spécialisées, fournit au patronat une main d'œuvre dont il peut se séparer à tout moment, sans avoir de compte à rendre. Le manipulateur joue avec les mots et emploie l'oxymoron, cet exercice de style qui consiste à allier deux mots de sens contradictoires pour leur donner plus de force expressive.

Seulement, le sapin, même de Noël et paré de toutes ses guirlandes roses, ne fera pas voir la vie en rose aux travailleurs. C'est un cadeau empoisonné! Concrètement, Noël sapin ou Michel Sapin, les travailleurs feraient bien de s'en méfier car, au Canada, se faire passer un sapin signifie se faire rouler.

Justhom

Victoire au **Park Hyatt** Paris Vendôme !



LE 12 SEPTEMBRE 2013, les salariés, équipiers, femmes de chambre, gouvernantes de la société de nettoyage Française de services, ainsi que des salariés de l'hôtel Park Hyatt Vendôme à Paris, ont engagé une grève surprise d'avertissement, tant contre l'hôtel lui-même que contre son prestataire de services. Les salariés dénoncent les graves manquements de ces patrons qui ne paient pas toutes les heures complémentaires (pour les temps partiels) ou supplémentaires (pour les temps pleins), ne respectent pas l'accord instaurant un treizième mois, versent des salaires au rabais dans cet hôtel de prestige.

Les salariés revendiquent :

- La mise en place d'un treizième mois pour tous.
 - Le paiement de toutes les heures travaillées et le respect de la durée maximale du travail.
 - De meilleures conditions de travail.
 - La fin de la sous-traitance, source de division, et l'embauche par le groupe Hyatt.
- Soutenue par le syndicat CNT-Solidarité

ouvrière du nettoyage, le syndicat CGT des HPE et l'US commerce et services CGT, cette grève est devenue reconductible le 20 septembre. Toujours en grève, les salariés ont appelé à un rassemblement de soutien, mardi 24 septembre à partir de 12 heures, place Vendôme. En écho à la Fashion Week qui se tient à Paris, ce défilé a montré la détermination des salariés...

Suite à cette grève et à ces actions, un accord a été signé avec l'entreprise de sous-traitance et a permis aux salariés d'obtenir :

- Une prime de fin d'année équivalente à un treizième mois.
- Plus aucun contrat de travail inférieur à 130 heures par mois et transformation de sept contrats à temps partiel en contrat à temps plein.
- La réévaluation des qualifications pour tous les salariés.
- La suppression des clauses de mobilité.
- Des primes de site et d'assiduité équivalentes globalement à 3 % du salaire brut mensuel.

- Une prime de reprise du site de 300 euros par salarié.

Ces mesures représentent une augmentation de salaire de 150 euros à 250 euros, selon la situation des salariés.

La reprise du travail est effective dès le mercredi 25 septembre.

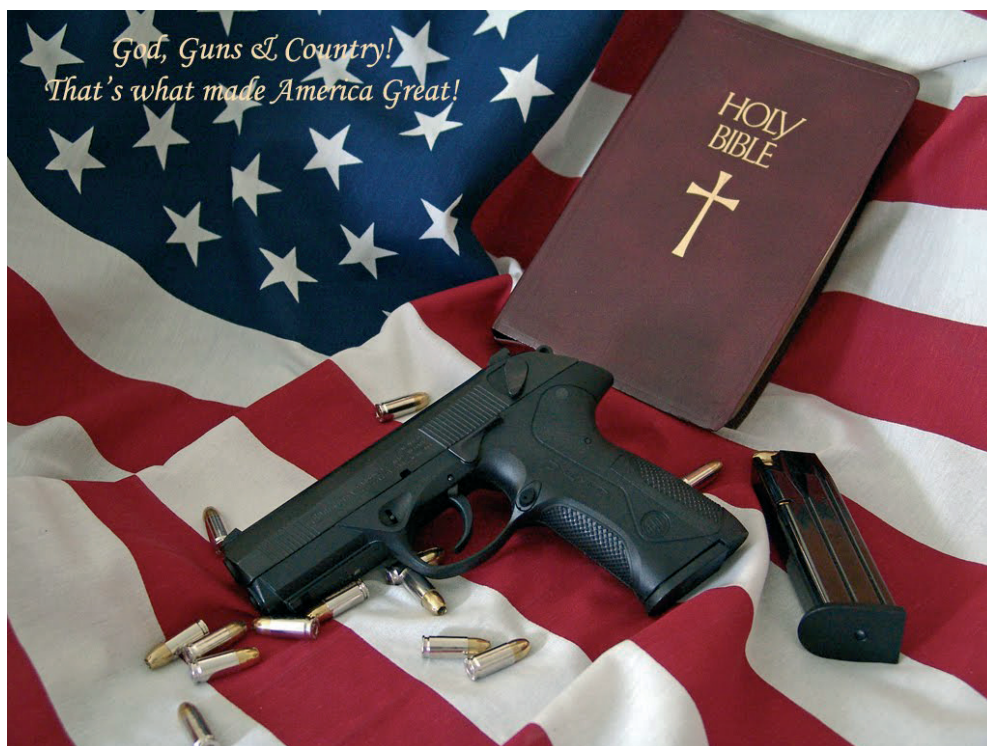
Les salariés et leurs organisations syndicales resteront vigilants quant à l'application de ces mesures d'une part, et d'autre part, continuent à revendiquer l'embauche par le groupe Hyatt.

Élisabeth Claude

*Groupe Pierre-Besnard
de la Fédération anarchiste*

Pour en savoir plus sur les luttes dans ce secteur : *Dix ans de conflits dans l'hôtellerie parisienne. Les luttes des femmes de chambre de la sous-traitance et des hôtels.* Réseau STOP Précarité, avec le soutien du Rajfire, juin 2013. Brochure en vente à la librairie du Monde libertaire. www.stop-precarite.fr

De la chambre d'écho au coup d'État ?



JE SUIS FIER D'AVOIR POUR AMI un ancien juge aux armées. Officier américain, fils d'officiers, père d'officiers, il vote pour les républicains. Fréquentation douteuse ? En apparence. En réalité, il risque sa peau heure par heure, jour après jour, pour défendre la liberté. Ah... je sens qu'on me réclame des explications. Mikey Weinstein a fondé la Military Religious Freedom Foundation. La MRFF défend la séparation de l'Église et de l'État au sein de l'armée américaine. Cette séparation est menacée par un prosélytisme massif et constant de la part des officiers fondamentalistes protestants.

Quand les fanatiques se plaignent des hyperfanatiques

Ces officiers « dominionistes » (les dominionistes réclament et prédisent le « Dominion », l'État chrétien) abusent de leur grade pour forcer les autres soldats et officiers à se convertir. La preuve, la MRFF compte plus de 20 000 clients. Des clients ? Oui, des militaires américains rétifs à la conversion. Ils ne peuvent compter que sur la MRFF pour protester. 96 % de ces « clients » sont chrétiens. Mieux, bon nombre appartiennent aux Évangélistes. En termes franco-catholiques, c'est comme si un tiers des officiers français appartenaient à l'Opus Dei et abusaient de leur grade pour contraindre leurs subordonnés, même les charismatiques, à plier le genou devant saint Escriva Balaguer. Mikey Weinstein, qui est juif, a découvert le problème quand son fils a subi force attaques antisémites à l'équiva-

lent américain de l'École de l'Air. Dans les années 1990... pas les années 1940. Mikey Weinstein, brillant juriste et fin connaisseur de la chose militaire, a infligé aux dominionistes de sérieuses défaites. À quel prix ? Menaces de mort constantes, contre lui-même, sa femme, ses enfants. Des menaces de mort qui émanent de membres des forces spéciales américaines, des paras, des Marines. L'adresse de Weinstein est à présent inconnue, il n'aime pas trouver chaque matin sur son seuil des étrons, des animaux égorgés, des cartouches... Il a par ailleurs fait faillite en finançant les débuts de la MRFF.

De l'inconvénient de vivre dans une chambre d'écho

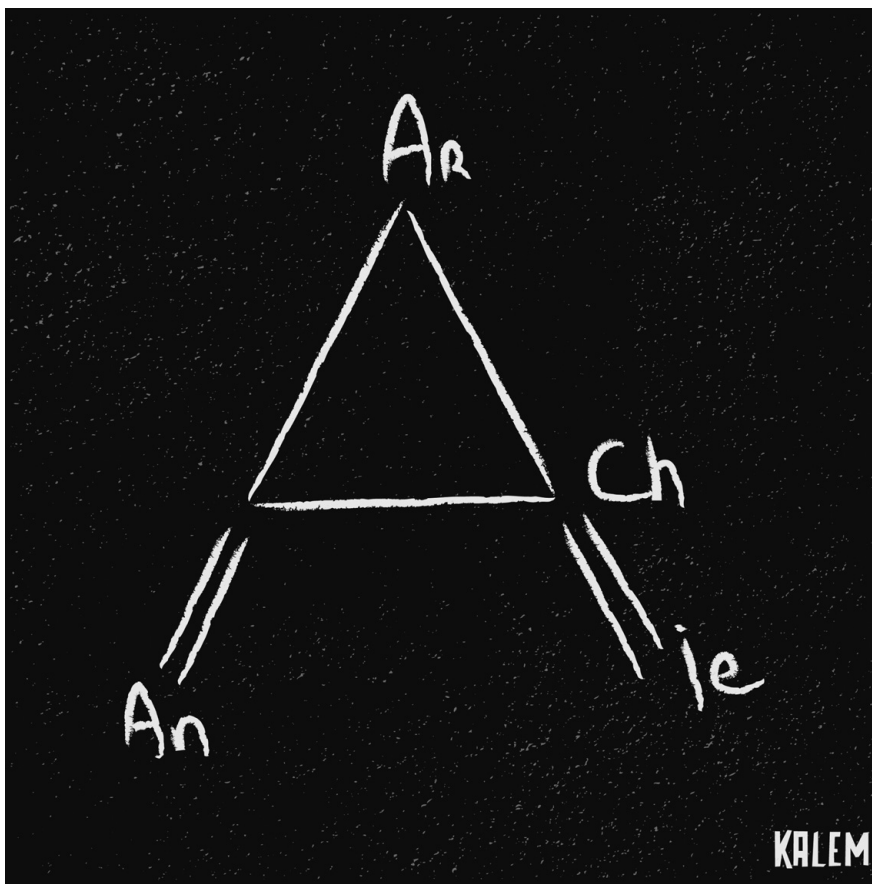
Je travaille comme guide touristique. Spécialisé dans les Américains. Depuis vingt-trois ans. L'ignorance abyssale, consternante de beaucoup de mes clients va très au-delà de ce que l'on imagine. On m'a posé des dizaines de fois la question : « Louis XIV ? Ah oui. Et votre roi actuel, comment s'appelle-t-il ? » L'ignorance de la plupart des partisans du Tea Party ou des Évangélistes est de cet ordre. Hélas, leur connaissance des technologies militaires et leur puissance financière sont bien meilleures. Ce qui leur permet de vivre dans une chambre d'écho. Un univers où ne pénètre qu'une seule idéologie, mais

où la réalité, elle, n'entre jamais. Fox News, Rush Limbaugh, Glenn Beck : des noms que certains lecteurs reconnaîtront. En comparaison de Glenn Beck ou de Fox News, Présent, Minute ou Rivarol rayonnent d'objectivité et de réalisme. Pour ces fous, le musulman Obama, né au Kenya, n'a lancé son projet d'« Obamacare » que pour accoutumer les Américains au socialisme. Pour Glenn Beck, l'ONU est contrôlée par les Juifs, aux ordres des Illuminati, qui obéissent aux jésuites. Si, si, les véritables maîtres du monde sont les jésuites. Au sein de cette chambre d'écho – au minimum 30 à 40 millions de personnes –, la surenchère est la règle. Au point que très récemment, Rick Joyner, télévangéliste de son métier et se proclamant « prophète » (quand les bornes sont franchies, il n'y a plus de limites), a prié Dieu que la loi martiale vienne bientôt empêcher l'Amérique de plonger dans l'islamo-socialisme. Il a ajouté : « Je crois qu'il se trouve de nobles chefs dans notre armée qui aiment la république et qui aiment tout ce à quoi nous croyons. Et ils pourraient prendre le pouvoir. »

Au même moment, les amis politiques de Rick Joyner provoquaient le shutdown fédéral. On attend avec curiosité qu'ils prennent publiquement position contre l'établissement d'une théocratie aux États-Unis.

Nestor Potkine

Le matérialisme dans tous ses états



Marc Silberstein

Groupe libertaire Louise-Michel

L'ANARCHISME ET LE MATÉRIALISME partagent un sort peu enviable : ils sont tous deux frappés d'infamie par un grand nombre de ceux de nos contemporains dont les étagères mentales sont encombrées par les pensées étriques que leur inculque la *doxa* bourgeoise mâtinée de religiosité latente. Les propagandistes médiatiques sont les pourvoyeurs assidus de ces images d'Épinal : l'anarchiste est un poseur de bombes, au mieux un utopiste exalté, incapable d'imaginer une alternative à la démocratie parlementaire pyramidale ; le matérialiste aime le lucre, posséder des objets (d'où les expressions répétées à l'envi telles que « Cessons d'être matérialistes » dès qu'on veut critiquer les crétiens qui font la queue pendant des jours pour acheter le dernier iPhone avant tout le monde, ou quand le pape déclare que le capitaliste est une idéologie matérialiste), le matérialiste est un jouisseur égoïste (l'hédonisme débauché à la Strauss-Khan), il est dépourvu de moral

(puisque pour la morale dominante, le sens moral ne peut provenir que des cieux éthérés des anges et des dieux, fussent-ils sécularisés) et, pourquoi pas, s'ébroue dans la fange poisseuse du nihilisme. Bien sûr, et c'est très prégnant en France, le matérialiste est un (odieux) marxiste. Ou alors, *a contrario*, un défenseur de la doctrine de Hobbes selon laquelle l'homme est un loup pour l'homme. L'oubli, dans ce pays, du formidable élan qu'ont donné les matérialistes français du XVIII^e siècle à cette conception née de l'Antiquité présocratique, si éloignée de ces poncifs insultants, est un motif d'étonnement permanent pour moi. La liste des acceptions péjoratives du terme n'est malheureusement pas close, mais on s'arrêtera là, pour finalement souligner qu'un point commun positif entre anarchisme et matérialisme serait de dire qu'ils ont tous deux une visée révolutionnaire, l'un dans le champ de la société et du rapport à autrui,

l'autre dans celui de la connaissance et de l'éthique. On aperçoit alors ici que nombre de questions fondamentales de ces deux doctrines sont évidemment convergentes.

Vers un anarchisme matérialiste

Si j'étais enclin au persiflage, je dirais que malheureusement certains anarchistes trimballent aussi une partie de ces clichés, par ignorance ou par tradition, par défiance à l'encontre d'une pensée qui ne laisse certes pas la place à la rêverie, à la divagation de l'âme (qui n'existe pas...), à la poésie (tel n'est pas son but) et au « réenchâtement du monde », pour reprendre une expression qui a fait florès sans qu'on sache vraiment ce qu'elle signifie... Les courants de l'antis-science, ceux qui confondent volontairement les sciences et le scientisme, les adorateurs du libre arbitre, les adulateurs de l'esprit plus fort que la matière et autres billevesées – non sans rapport avec les fadaises spiritualistes –

existent au sein du mouvement libertaire. D'autres se situent prudemment à égale distance de toute doctrine portant sur la façon dont le monde est constitué («le ciment des choses» pour emprunter la belle expression de la philosophe Claudine Tiercelin). Pour un exemple historique, il n'y a qu'à lire l'entrée «Matérialisme» de l'*Encyclopédie anarchiste* de Sébastien Faure, dans laquelle Han Ryner bafouille un argumentaire apathique, conforme à l'air du temps de la deuxième moitié du XIX^e siècle alors qu'il écrit dans les années 1920-1930. Ryner se prend les pieds dans le tapis et nous sert un plaidoyer positiviste qui, en un mot, renvoie dos à dos les positions matérialistes et idéalistes comme autant de discours métaphysiques, donc peu dignes d'intérêt car totalement indécis. Ryner se déclare alors agnostique par rapport à ces deux doctrines que tout oppose¹. P'tet ben qu'oui, p'tet ben qu'non... C'est encore ce que disent la majorité des scientifiques actuels qui, bien que pratiquant leurs activités scientifiques de façon matérialiste (comment faire autrement?!)², se réfugient dans ce nini philosophique bien confortable pour la carrière: pas de vagues, surtout pas de vagues. Eh oui, j'ai persiflé un peu...

Inversement, et heureusement, il y a chez les anarchistes contemporains ceux qui publient des livres sur Jean Meslier³, il y eut jadis Michel Onfray – avant qu'il n'accoste les terres grasses de son égocentrisme pour se perdre dans les marais médiatiques –, il y a le très récent livre de François Sébastianoff⁴ qui se réclame du matérialisme, il y a les courants rationnels qui ont toujours développé un propos que je considère comme anarchiquement cohérent (alors que vouloir l'émancipation de l'humain tout en croyant que nous sommes d'une essence différente des autres espèces, refuser notre histoire naturelle au sens darwinien du terme, etc., me semble une contradiction des plus insolubles). La morale matérialiste, en ce qu'elle nous délie de tout licol aux mains d'une force transcendante, nous permet de penser, d'oser penser sans effroi vis-à-vis d'un courroux divin à nos façons d'accepter ou de refuser d'enfanter, et au terme de l'existence, de mourir dans la dignité, non sans une plausible mélancolie excessive. Ainsi, les enjeux de cette conception du monde ne portent pas que sur comment on pense qu'il est constitué – ce qui peut avoir l'apparence d'une abstraction sans pertinence pour notre quotidien d'être humain –, mais aussi sur nos manières «d'être au monde».

Matières à réflexion

Nous ressentons, nous souffrons, nous aimons, nous sommes conscients de notre conscience, nous sommes si différents de la matière inerte, comment tout cela peut-il être le résultat d'un embrouillamini de molécules, bref de cette physico-chimie qui d'inerte donne le vivant, qui de non-sensible

donne le sensible, qui de non-consciente donne la conscience? Telles sont les questions traditionnelles sur lesquelles insistent toutes les doctrines idéalistes et spiritualistes. Refuser ce hiatus, cette barrière entre ces mondes et ne les concevoir que dans une relation de continuité, que dans un rapport de modifications qualitatives déterminées par les innombrables combinaisons d'éléments plus simples, et cela sans finalisme, sans intervention d'une cause hors de la nature (le matérialisme est avant tout un antisurnaturalisme), voilà qui est terriblement inaudible pour la plupart de gens. Le matérialisme, s'il peut être résumé par les quelques lignes qui précèdent, ne dit rien d'autre: que nos affects, que notre art, que nos émotions, que notre sentiment même du divin, que notre sollicitude vis-à-vis d'autrui ou que nos aberrations, nos déviances, que notre grandeur comme nos bassesses ne sont que (mais ô combien de phénomènes complexes dans ce «que») les résultats des aléas et des déterminations de la matière la plus humble. Comme disait l'autre à propos de la place de la Terre dans l'univers, qui est devenu non plus le centre du cosmos mais un corps céleste parmi d'autres: quelle claque pour notre ego, pour notre hautaine adulation de notre condition humaine.

«Si le matérialisme actuel diffère profondément du matérialisme primitif par les récentes découvertes scientifiques [...]; si notre connaissance des choses prend une orientation plus expérimentale, plus prudente et moins spéculative qu'aux temps reculés des joutes sophistiques, la philosophie matérialiste représente dans tout le cours de son évolution une sorte d'éclosion de la pensée véritable se dégageant lentement de l'ignorance primitive et de la grossièreté des premiers concepts; une lutte irrésistible de l'intelligence audacieuse et méthodique refoulant l'inconnu et les terreurs mystiques des premiers âges.

Alors que le propre de toutes les métaphysiques et de toutes les religions est d'enserrer l'individu dans un réseau de croyances l'asservissant à d'absurdes et criminelles obligations; alors qu'elles obnubilent l'esprit critique, cristallisent l'intelligence, favorisent l'ignorance, encouragent et développent la superstition, le concept matérialiste dégage la personnalité humaine de ces servitudes écrasantes, la libère des épouvantes et des terreurs, forme son jugement et sa raison.»⁵ Je ne pourrais mieux dire...

Sur Radio libertaire

Pour dissiper ces malentendus, pour dynamiser ces mensonges, pour tenir loin de nos oreilles averties les propos ineptes de l'antimatérialisme bas de gamme, pour dire leurs quatre vérités aux agenouillistes, aux gourous du spirituel et de la vacuité, et surtout pour aller bien plus loin que le permet l'espace restreint d'un article de journal, Radio libertaire accueille une nouvelle émission au titre éloquent: «Le matérialisme dans tous ses états», animée par Mohamed (groupe Pierre-Besnard de la Fédération anarchiste) et moi-même. Un lundi tous les deux mois, de 18 heures à 19h30, sur 89,5 MHz et le

Net. La première aura lieu le 21 octobre 2013, en compagnie de Pascal Charbonnat, philosophe et historien du matérialisme; nous tenterons de décrire et d'expliquer ce qu'est et n'est pas le matérialisme, ce que recèle ce vaste et enthousiasmant continent de pensée⁶. **M.S.**

1. Heureusement, cet article est suivi d'un long essai tout à fait remarquable – bien qu'inévitablement daté – de Robert Collino, qui esquisse une histoire du matérialisme et de l'antimatérialisme, et surtout prend des positions fort explicites en faveur du matérialisme comme seul outil de pensée capable de nous donner à comprendre ce que nous sommes.

2. C'est-à-dire en ne tenant compte que des propriétés avérées ou plausiblement prouvables de la matière telle que conçue et expérimentée par les sciences.

3. Quelques mots sur ce curé athée et matérialiste dans «De la nocivité de la croyance en Dieu en des temps de «révolutions arabes» vacillantes et du benoît urbi et orbi de Benoît-la-Dorure», *Le Monde libertaire*, n° 1660, 16 au 16 février 2012. Voir aussi le livre de Thierry Guilabert, *Les Aventures véridiques de Jean Meslier (1664-1729), curé, athée, et révolutionnaire*, Les éditions libertaires, 2012.

4. Ni magie ni violence. Deux paris contre toute domination, Atelier de création libertaire, 2013.

5. Entrée «Matérialisme» de l'*Encyclopédie anarchiste*, dans la partie rédigée par Collino.

6. Sur le matérialisme actuel, se reporter à l'ouvrage collectif *Matériaux philosophiques et scientifiques pour un matérialisme contemporain* (coordonné par Marc Silberstein), Éditions Matériologiques, 2013 (à paraître).



Influence

Capital e

Le 27 juin 2012, la Cour de cassation a rendu un arrêt intéressant pour qui veut dresser une géographie précise du pouvoir¹. Car pour en faire la chasse, mieux vaut ne pas lâcher la proie pour l'ombre.

La chasse

En novembre 2009, les syndicats SUD et CGT des Caisses d'épargne avaient porté plainte et s'étaient constitué partie civile du chef de prise illégale d'intérêts contre François Pérol, qui avait été secrétaire général adjoint à la présidence de la République, et à ce titre avait surveillé l'opération de fusion entre les Caisses d'épargne et les Banques populaires, avant d'être nommé en mars 2009 président du directoire de la Caisse nationale des caisses d'épargne et directeur général de la Banque fédérale des banques populaires. Le Code pénal réprime en effet, pour un agent public, le fait de tirer avantage de fonctions lui donnant « la charge d'assurer la surveillance, l'administration, la liquidation ou le paiement (art.432-12), ou d'assurer la surveillance ou le contrôle d'une entreprise, de conclure des contrats de toute nature avec une entreprise privée ou de formuler un avis sur de tels contrats, de proposer directement à l'autorité compétente des décisions relatives à des opérations réalisées par une entreprise privée ou de formuler un avis sur de telles décisions (art.432-13) ».

Lors d'un premier pantouflage dans le secteur bancaire, il avait déjà passé outre un avis négatif de la commission de déontologie de la fonction publique. Cette fois-ci, la Commission n'avait même pas été saisie. Notre homme avait aussitôt triplé sa rémunération par rapport au prédécesseur, plus une indemnité de 60 000 euros pour frais de réception et de représentation, alors que la boîte subissait de lourdes pertes. Pour les salariés en revanche, quatre mois après sa désignation, il annonçait un plan social de 4 500 suppressions d'emplois !

Le procureur de la République estimait n'y avoir pas lieu à information judiciaire ; le juge d'instruction si. La chambre d'instruction avait statué en déclarant irrecevables les constitutions de partie civile et disant n'y avoir pas lieu à poursuivre.

On passera sur la recevabilité de la constitution de partie civile, et la caractérisation du préjudice indirect porté à l'intérêt collectif de la profession, distinct du préjudice qu'auraient pu subir les salariés (nos lecteurs syndicalistes se reporteront à l'arrêt).

On s'attardera en revanche sur la qualité d'agent public de François Pérol, car elle a donné lieu à un rappel édifiant de son parcours. Nommé à l'administration centrale du ministère des Finances en mai 2001, il fut sous-directeur à la direction du Trésor à compter de mai 2002, puis directeur de cabinet adjoint du ministre de l'Économie et des Finances en avril 2004. Nommé inspecteur général des finances en janvier 2005, il obtint aussitôt une mise en disponibilité pour rejoindre la banque Rothschild comme associé gérant. Il devient secrétaire général adjoint de la présidence de la République en mai 2007, jusqu'à sa nomination à la tête des Caisses d'épargne et Banques populaires en mars 2009. Les deux ans de « disponibilité » chez les Rothschild, avant de rejoindre Nicolas Sarkozy, donnent évidemment à ce portrait de l'agent « public » ses traits les plus caractéristiques de l'imbrication très française de la haute fonction publique et des « forces du marché »².

L'ombre

La chambre d'instruction avait insisté sur les processus formels de prise de décision, pour dire que l'influence de François Pérol sur la fusion des deux réseaux bancaires n'était pas établie. En clair, il n'avait pas le pouvoir.



Le fait qu'il avait été directeur de cabinet adjoint du ministre de l'Économie et des Finances jusqu'en janvier 2005, où il avait déjà suivi le rapprochement des deux groupes en vue de la création en 2006 de la filiale commune Natixis, ne comptait pas. Trop ancien.

Quant aux fonctions auprès de la présidence de la République, la chambre d'instruction estimait que les articles 432-12 et 432-13 du Code pénal s'entendaient de compétences juridiques attribuées par un texte législatif ou réglementaire et la participation à un processus formalisé de prise de décision. Elle invoquait les rapports de la commission de déontologie de la fonction publique, qui, jésuite, disait en 1996 : « Même si la commission n'ignore pas l'étendue de l'influence des membres des cabinets ministériels auprès des administrations [...], elle a constaté que les responsabilités formelles sont, en matière de pouvoir de décision, de contrôle ou d'autorisation confiées par les textes instituant, soit directement au ministre, soit par délégation aux directeurs d'administration centrale. » Dans le cas de François Pérol, la commission n'avait pas été saisie, mais son président avait donné un avis le 24 février 2009, à titre d'opinion personnelle (on est entre soi, cher ami !), qui reprenait l'argument du conseiller sans pouvoirs. Plus perfidement encore, la chambre d'instruction avait noté « qu'il ressort de l'en-

capitale

t intérêts



Gérôme, *L'Éminence grise*, 1873.

quête préliminaire, des déclarations de M. Perol et des textes législatifs et réglementaires applicables, qu'il n'existe pas de définition des fonctions de secrétaire général adjoint de la présidence de la République». Eh ! Si on ne sait pas ce qu'il fait, c'est bien qu'il n'a pas de pouvoir, non ? !

François Pérol lui-même, quand il fut entendu par la brigade financière, exposa doctement : «Ma fonction comporte trois aspects : un premier aspect d'ordre politique qui correspondait à l'essentiel de mon activité. À ce titre, je devais apporter au président de la République un éclairage sur les conséquences politiques des choix faits en matière économique par le gouvernement, ainsi que sur la cohérence de ces choix avec les grandes options politiques du président. Cela implique de participer à la préparation des interventions du président (discours, déplacements, interventions dans les médias), [...] je veux préciser que mon éclairage est d'ordre politique et non technique, cet éclairage technique étant apporté par les ministères. [...] La seconde fonction est une mission de diplomatie économique, qui a pris beaucoup de place compte tenu de l'évolution financière et économique internationale. [...] Cette mission consiste en particulier en la préparation des réunions internationales, notamment la préparation et la conduite de la présidence de l'Union européenne. [...] La troisième mission est de tenir le président informé de l'évolution de certains dossiers et de l'éclairer sur les questions économiques. Cela consiste en la production de synthèses sur la conjoncture, préparer des rencontres avec

certains interlocuteurs, l'informer sur des sujets économiques très divers et répondre à des demandes du président sur ces questions. » Autrement dit : c'est moi qui sait, qui pense, qui prépare les « éléments de langage »³, qui assiste aux réunions décisionnelles, mais je n'ai aucun pouvoir. Seul celui pour qui je fais tout ça est détenteur du pouvoir.

Pourtant, concernant la fusion des deux réseaux bancaires, les pièces produites établissaient l'intérêt qu'il portait au dossier et la prise en compte par ses interlocuteurs de ses choix stratégiques. Il a confirmé avoir rencontré les acteurs du projet à plusieurs reprises, afin de permettre au président de la République de disposer d'une information directe, qu'il justifie en disant : « Les autorités considérant qu'il fallait une intervention de l'État, il fallait une analyse politique de cette décision d'aider une nouvelle fois les banques, comment expliquer cela à l'opinion. L'enjeu était le respect de l'engagement politique du chef de l'État qu'aucune banque en France ne ferait défaut. » Et lors de son audition par la commission des finances de l'Assemblée nationale, il soulignait encore : « La thèse selon laquelle je serais en situation de prise illégale d'intérêt est purement politique. J'ai certes donné mon avis au président de la République, mais cela ne signifie pas que je sois en situation de prise illégale d'intérêts car, contrairement à ce que vous pensez, les institutions fonctionnent : c'est la commission bancaire qui est chargée du contrôle des banques ; c'est le ministère des Finances qui est chargé de la régulation du système bancaire. C'est la commission bancaire et la direction générale du Trésor qui instruisent les dossiers et ce sont elles, et non pas moi, qui ont calibré le plan de recapitalisation bancaire. » Beau comme l'antique, non ? !

La proie

Les plaignants soutenaient qu'il fallait s'attacher non pas aux décisions formelles (signature d'une autorité), mais aux décisions réelles et substantielles, et pour une fois, la Cour de cassation ne s'est pas laissée impressionner par la pression élyséenne et la langue du pouvoir qui pervertit les mots et les concepts. Dans un attendu court et net, elle a tiré la conclusion évidente de tout le descriptif ci-dessus, en posant le principe que « la surveillance, au sens des articles 432-12 et 432-13 du Code pénal, peut s'entendre comme de simples pouvoirs de préparation ou de proposition de décisions prises par d'autres ou même d'avis en vue de décisions prises par d'autres ; que de tels actes peuvent résulter de l'exercice d'un pouvoir de fait, y compris d'origine politique, sur les organes décisionnaires ; [...] que les fonctions de secrétaire général adjoint à la présidence de la République n'étant définies par aucun texte, il ne peut ressortir de la seule audition du mis en cause, contraire aux allégations de la plainte et qui n'a été ni vérifiée auprès de l'administration, ni recoupée auprès des acteurs de l'opération en cause, qu'aucun des actes auxquels il avait pu procéder ne permettait de caractériser l'infraction de prise illégale d'intérêt ; qu'en refusant de vérifier l'exactitude des faits dénoncés par une information, la chambre de l'instruction a violé les articles 85 et 86 du Code de procédure pénale ».

Celui qui vote pour voter est un âne, celui qui est élu un pantin. C'est dans la couche des conseillers que réside le pouvoir de fait.

Otis Tarda

Groupe libertaire Louise-Michel

1. Cour de cassation, crim., 27 juin 2012, n° 11-86.920, Actualité juridique du droit administratif (AJDA) 2012, p. 2201.

2. Pour une étude sociologique menée chez les bourgeois, lire *Les Ghettos du Gotha : comment la bourgeoisie défend ses espaces*, de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, Le Seuil, 2007.

3. Sur la langue et le langage du pouvoir, lire l'article de ma compagne du groupe Louise-Michel, Léa Gallopavo, « L'État, mauvaise langue », *Le Monde libertaire* n° 1687, du 15 novembre 2012.

L'être et la **marchandise**

La dissociation de soi

Nous recevons régulièrement Sandrine Goldschmidt dans l'émission « Femmes libres » sur Radio libertaire. Sur son blog, elle chronique un livre d'une militante anarchiste et féministe suédoise, Kajsa Ekis Ekman, *L'Être et la marchandise*. Prostitution, maternité de substitution et dissociation de soi, paru chez M éditeur, dont nous vous livrons la teneur. Mais, auparavant, nous vous donnons quelques commentaires sur cet ouvrage qui présente en quoi la prostitution en tant que vente de sexe et la maternité de substitution en tant que location d'un utérus pour autrui relèvent de la marchandisation effrénée que le patriarcat et le capitalisme combinent sur le corps des femmes.

Sandrine Goldschmidt

Blog À dire d'elles

Hélène,
« Femmes libres » sur Radio libertaire

SI L'ACHAT DE SERVICE SEXUEL existe depuis très longtemps et dans de nombreux pays, l'accélération fut donnée par l'Organisation internationale du travail (OIT) en 1998 quand elle recommanda aux États de légaliser cette activité afin de percevoir des revenus. Les Pays-Bas, qui avaient été le premier pays à supprimer la réglementation de la prostitution en 1909, renouent avec ce système en 1999 et légalise l'industrie du sexe. L'Allemagne, la Nouvelle-Zélande et une grande partie de l'Australie adopteront la perspective de l'OIT. En fait, l'industrie du sexe, dans sa forme contemporaine, se développe dans les années 1970. « Pendant la guerre du Vietnam, les États-Unis avaient fait construire pour leurs soldats de grands complexes bordéliers à Pattaya et à Bangkok, en Thaïlande » : les « rest and recreation facilities » ont ensuite accueilli les vagues de touristes masculins. Dans la même période, les lois réprimant la pornographie ont été supprimées. Les ingrédients étaient réunis pour le développement juteux de l'industrie du sexe, très exotique en Thaïlande sur les fillettes même pas pubères, puis les mafias ont renouvelé le « cheptel » des pays occidentaux en organisant une traite de femmes

« raptées » au Moyen-Orient et en Afrique puis dans les pays de l'Est.

La dissociation de soi

Dans la prostitution, la personne prostituée « doit être dissociée de son corps : celui-ci doit devenir une chose, celui-ci est stigmatisé, car il est ce qu'on aliène ». « Le concept du Moi entièrement distinct du corps est la pierre angulaire de cette idée réitérée à tout bout de champ, à savoir qu'il est possible de vendre son corps sans se vendre soi-même. » Aussi, quand un être humain a un rapport sexuel, « il est au plus haut degré un être humain et peut-être plus que jamais un corps ». Mais quand le sexe devient une marchandise, il commence à évoluer, à être séparé de l'être humain, et semble exister par lui-même et s'échanger contre d'autres marchandises. La réification qui s'installe, chosification, est un « constat de non-engagement et de distanciation au monde ». Dans le système prostitutionnel, la sexualité devient une marchandise et la personne prostituée se dissocie pour préserver son Moi : elle se déconnecte en pensant à autre chose ou en prenant des drogues, elle établit des frontières physiques en interdisant certaines parties du corps (la bouche notamment), elle

limite la durée du rapport, elle dissimule son Moi véritable en utilisant un faux nom, d'autres vêtements, en cachant sa vie privée, elle évite les prostitueurs auxquels elle pourrait s'attacher. La personne prostituée se positionne dans sa tête : elle « se transforme en marchandise en même temps qu'elle essaie de déplacer ailleurs son être ». La réification est un mécanisme de défense. L'être humain se réifie afin de pouvoir dire : « Je ne me vends pas moi-même, je vends autre chose. » Ce qui est vendu doit toujours être autre.

Utilisons une parabole d'Antonin Artaud : « la prostitution est un théâtre de la cruauté qui chasse le Moi », et donnons la parole à Sandrine Goldschmidt sur son blog pour la maternité de substitution.

GPA ou l'ultime forme de dissociation marchande

« Pour continuer à fonctionner, le capitalisme doit sans cesse trouver de nouveaux champs d'activités transformables en marchandise », écrit Ekman dans *L'Être et la marchandise*. Je sais, en ce moment, je n'ai qu'un livre en tête (façon de parler) : *L'Être et la marchandise*. Ce livre fondamental, écrit par Kajsa Ekis Ekman, fait le point sur la mar-

chandisation des êtres humains au travers d'une analyse très fine des discours pro-prostitution et pro-maternité de substitution, appelée par certains « gestation pour autrui (GPA) ». Il s'agit, en réalité, du commerce d'êtres humains : on achète pendant neuf mois une personne et l'enfant qu'on lui demande de porter. Ce que s'emploie à décrypter cet auteur féministe et anarchiste suédoise, c'est comment le discours consiste à cacher systématiquement la réalité de cette atteinte aux droits humains au profit d'un discours mensonger sur le droit à l'enfant et le « bonheur de fonder une famille ». Quand, en réalité, il s'agit de pousser à l'extrême la réification de l'être humain en faisant croire qu'on peut « louer » ou « prêter » des parties de son corps sans dissociation, sans qu'il soit porté atteinte à l'intégrité de la personne. Et cela pour obtenir qu'une personne, la mère qui porte l'enfant, soit à tout jamais exclue d'une relation avec le futur bébé. En effet, dans cette ode au bonheur familial qui se pétrit de multiples contradictions, il y a une personne qui est rejetée et à qui on interdit toute relation avec l'enfant, c'est la mère !

Les dernières pages du livre sont particulièrement efficaces à dénoncer cette absurdité et à expliquer en quoi la maternité de substitution va plus loin que toutes les autres formes d'aliénation de la personne humaine. Je vais donc vous en citer quelques extraits marquants : « De se répéter que l'enfant appartient à quelqu'un d'autre est le premier mantra de l'univers de la maternité de substitution. Là où la prostituée dit « ce corps n'est pas moi », la mère porteuse déclare « cet enfant n'est pas à moi ». »

Pourquoi parler de cela comme d'un « travail », fait par un « objet » utérus qui serait louable ou prêtable est aberrant : « La maternité de substitution se poursuit jour et nuit sans interruption durant neuf mois. Pendant tout ce temps, la femme est soumise à une multitude de restrictions. Elle ne doit pas faire d'efforts physiques, boire ou consommer des drogues. Si les acheteurs le souhaitent, elle doit se soumettre à des contrôles médicaux. Son corps subit de nombreuses transformations ; elle a des nausées, son ventre grossit, elle peut souffrir de maux divers comme des dorsalgies, sans parler des douleurs de l'accouchement. Elle ne peut rien éviter de tout cela, elle ne peut pas avoir une seule minute de répit. Elle est plongée dedans, car c'est en elle. Le « travail » constitue son existence même, de jour comme de nuit. » Bien qu'elle vive en symbiose avec l'enfant, elle n'a pas la moindre prise sur lui – il appartient à quelqu'un d'autre. Quel autre « travail » ainsi pratiqué 24 heures sur 24 ne serait pas considéré comme de l'esclavage et inhumain ?

Les stratégies de survie et l'enfermement ultime dans la réification

« Afin de pouvoir vendre une partie d'elle-même, la mère porteuse – exactement comme la prostituée – se doit de désavouer une partie de son corps. La personne, qui connaît bien la prostitution et qui écoute ce que disent les mères porteuses, découvre de nombreuses similitudes dans



les stratégies de survie. [...] Personne ne s'est intéressé de savoir si les mères porteuses subissent une dissociation émotionnelle. Au contraire, les analystes prétendent que c'est précisément cette distance qui prouve que la maternité de substitution fonctionne. La meilleure mère porteuse est décidément celle qui ressent le moins d'attachement au bébé à naître. [...] Là où les personnes prostituées peuvent fuir en vivant de façon destructive, les mécanismes physiques de distanciation sont impossibles à la mère porteuse. Elle ne peut pas écarter le temps de travail ou prendre une douche après le travail. Elle ne peut pas adopter une double personnalité. [...] Elle ne peut pas s'échapper en prenant des drogues, fumer ou boire – il faut qu'elle prenne soin d'elle-même. »

Et surtout : « Elle doit vivre pour l'enfant, penser à lui à chacun des gestes de son quotidien. En même temps, elle doit créer cette différence entre elle et son corps, entre elle et l'enfant qu'elle porte – car l'être humain est toujours obligé de créer une distance entre l'être et la marchandise. Elle est contrainte de penser à l'enfant, mais il ne faut pas qu'elle s'attache à lui. C'est peut-être cela qui est le plus difficile, être contrainte de se vendre soi-même et, en même temps, être obligée de penser à soi.

[...] La mère porteuse ne peut pas anesthésier son corps. Elle ne peut pas interrompre les mouvements de l'enfant, tout en n'ayant pas le droit de s'attacher à lui. [...] Que faire dans une situation où on est obligé de se dissocier d'une partie de soi et en même temps, s'efforcer d'en prendre soin, de s'en occuper ? »

La madone mise sur le marché

Ekman exprime enfin admirablement le mensonge qui tend à faire de cette pratique le comble du progrès qui offre le bonheur familial à toutes et à tous. En réalité, il ne s'agit que de la marchandisation de la figure patriarcale de la madone. D'un côté, en effet, il faut s'employer pour faire passer la maternité de substitution pour un travail, en dissociant la grossesse et l'accouchement du sacré (qui serait ici l'humain) : « La maternité n'est plus sacrée, elle est un produit comme un autre ! » De l'autre, les mères porteuses ne se décrivent jamais comme des travailleuses, mais plutôt comme faisant des « actes d'amour ultime », exerçant un « devoir sacré » : « Elles



Georges de la Tour, *Le Nouveau-Né*, 1645-1648.

parlent de «l'énorme récompense psychologique d'avoir aidé quelqu'un à atteindre le but désiré». L'argent n'est pas leur motivation première, c'est pour ces femmes une expérience féminine particulière (étude menée auprès de 200 mères porteuses potentielles).»

Au final, les discours qui en font un travail laissent entendre en même temps qu'il s'agirait d'un acte de bienfaisance, dans un récit mettant en scène une madone, et la figure patriarcale de la sainte, qui trouve l'épanouissement dans le don de soi.

1. La mère porteuse met au monde un enfant sans avoir eu de rapport sexuel.
2. Elle le fait uniquement pour faire plaisir à un couple sans enfant.
3. Elle ne revendique rien pour elle-même si ce n'est le bonheur de l'autre couple.
4. Elle est mariée, heureuse et en couple dans le cadre de la famille nucléaire.»

Il apparaît alors clairement que «loin des fantasmes de Kutte Jönsson sur la «brèche dans les normes familiales conservatrices», le monde de la maternité de substitution est imprimé d'une confiance inébranlable dans le caractère sacré de la famille.» [...] Dans ce monde, «le rôle de la femme est net et précis, une nature généreuse, une épouse fidèle, qui donne naissance à beaucoup d'enfants».

«Mais d'où vient donc cette aspiration à être une madone? Pourquoi une madone devrait-elle souffrir? Pourquoi ces femmes se sacrifient-elles? Pourquoi endurent-elles neuf mois de grossesse, avec tout ce que cela comporte — les douleurs, l'enfantement et les injections d'hormones — uniquement pour le sourire d'un couple inconnu? Dans le monde de la maternité de substitution, l'explication officielle est que c'est dans la nature de la femme. On trouve partout dans cet univers-là cette manière de voir : cette prise de risque insensée est un acte sublime et typiquement féminin. Toutefois, si l'on va au-delà de la surface des vieux mythes sur les sexes, on

s'aperçoit que, derrière le désir d'être une madone, il y a souvent une profonde douleur.»

Et comme par hasard, les études faites auprès des mères porteuses montrent que celles qui ont subi des violences masculines extrêmes dans l'enfance, viols par inceste, ou celles qui ont perdu un enfant sont surreprésentées. «Phyllis Chesler, qui a traité de nombreuses mères porteuses, écrit que la maternité de substitution est, pour beaucoup, une tentative de purification par éradication du sentiment de culpabilité et de honte. N'est-ce pas cela qui constitue la manière classique qu'ont les femmes d'essayer de tout arranger? De souffrir afin de rendre le monde meilleur? De croire qu'il y a quelque chose de bon qui naît de notre douleur? Que nos blessures vont nous libérer d'une culpabilité qui n'a jamais cessé de nous écraser?»

Masochisme classique en patriarcat où la honte et la culpabilité qui devraient être celles des agresseurs est retournée contre les victimes.

«La séparation de la sexualité et de la reproduction, de la pute et de la madone, de l'image et du texte, de la pratique et de la théorie a des racines plus profondes dans la société. Ce sont un ensemble de contenus inconscients du psychisme masculin que la femme a dû endurer. Et ces complexes sont désormais des industries. Lorsqu'on crée de grandes industries à partir de complexes psychologiques, ce même complexe se dévoile dans toute son absurdité. Jamais jusque-là, le désir de dissocier la «pute» de la «madone» n'avait autant imprimé de son empreinte la géographie physique même de la terre. La Thaïlande est devenue fournisseur de femmes et de filles pour l'industrie du sexe; l'Inde est devenue fournisseuse de femmes pour les enfants d'autrui. La civilisation est façonnée, littéralement, à l'image de l'homme.»

L'Inde fournit à la fois des enfants issus de la maternité de substitution et de l'adoption. Et Ekman termine son livre en faisant le

parallèle, citant la similitude entre des témoignages de mères ayant abandonné leur enfant à l'adoption avant l'accouchement et de mères porteuses. «Ce qui revient constamment, c'est le sentiment de perte, la perte du Moi comme entité intègre. La prostitution aussi bien que la maternité de substitution fragmentent l'être humain, et le discours à leur propos a le même effet sur la société. Nous oublions la notion d'unité.»

Mais en refusant ce monde, on peut aussi se réunifier, et c'est la conclusion de Kajsa : «Lorsque nous revendiquons notre totalité, notre intégrité, quelque chose se passe, et il y a des conséquences. Lorsque nous disons que maintenant ça suffit, je ne veux pas jouer un rôle, je ne veux pas me cacher, je ne suis pas une pute, je ne suis pas une madone, je suis un être humain et j'ai le droit d'éprouver des sentiments. Je ne suis ni ceci ni cela, j'ai le droit aux enfants que je mets au monde. Je ne suis pas obligée de coucher avec des hommes qui me déplaisent. Mon corps est vivant et je dois écouter les signaux qu'il me donne. Il n'est pas ma propriété, il ne représente pas non plus un objet personnel, il est simplement ma possibilité au monde. [...] S'enclenche alors la dé-réification. C'est un violent processus. Il consiste à réparer les blessures dues au dualisme, à la dissociation de soi.» Et elle finit en citant le cas de Gloria, qui a abandonné son fils à l'adoption avant la naissance et le retrouve trente ans plus tard : «Le mur s'est alors effondré, je commençais à réaliser ce que j'avais fait et ce qui m'était arrivé, d'une manière et à un niveau jamais ressenti auparavant. Enfin, je n'étais plus en état de léthargie.»

S. G.

1. Les discours pro-prostitution et pro-GPA utilisent une phrase féministe (à mon avis un peu malheureuse) : «mon corps m'appartient», là où il aurait été préférable de dire : «mon corps, c'est moi», que ce soit mon sexe, mon utérus, mes mains ou mon cerveau, mon corps, c'est moi, on ne peut porter atteinte à une partie de mon corps sans porter atteinte au tout.

2. Un des arguments des pro est de dire que la parentalité n'est pas biologique, mais sociale, qu'il importe peu donc que la mère porteuse ne soit pas la mère. Sauf que la particularité de la maternité de substitution, c'est que c'est justement parce que des couples infertiles (hétéro ou homosexuels) veulent absolument être les parents biologiques des enfants qu'ils recourent à l'exploitation d'êtres humains à travers leurs utérus.



Histoire

« Si les anarchistes n'écrivent pas leur histoire, ce sont les autres qui l'écriront à leur place. » **Inconnu**

Quand Cuba flirtait avec Franco

De quelques amitiés particulières



Fidel Castro en compagnie de Manuel Fraga, ministre de l'Information de Franco et fondateur du Parti populaire.

Daniel Pinós

Groupe Salvador-Seguí
de la Fédération anarchiste

LES RELATIONS ENTRE LE RÉGIME des frères Castro et l'Espagne, tant à l'époque de Franco qu'à l'époque de la démocratie, ont été marquées par des hauts et des bas. Lunes de miel et de fiel se sont succédé les unes après les autres.

Le régime fasciste de Francisco Franco avait un regard ambivalent sur Fidel Castro, il rejetait l'alliance de Cuba avec le bloc de l'Est et les nationalisations des propriétés appartenant à des émigrants espagnols qui avaient fait fortune. Mais l'Espagne de Franco n'a jamais rompu les relations diplomatiques et commerciales avec la Cuba castriste, alors que parallèlement elle ne maintenait pas de relations avec l'URSS ou le Mexique du PRI, le Parti révolutionnaire institutionnel, un pays qui hébergeait le gouvernement républicain en exil.

Même s'il y eut des moments de tension entre les deux régimes, comme l'incident au cours duquel l'ambassadeur espagnol Juan Pablo Lojendio prit la parole à la télévision

pour réfuter les accusations contre l'Espagne de Fidel Castro, le régime de Franco, en pleine guerre froide, n'a jamais soutenu le blocus de Cuba décrété par les États-Unis. À la mort de Franco en 1976, Cuba décréta trois jours de deuil national durant lesquels les drapeaux sur les sites officiels restèrent en berne.

Qu'avaient en commun Franco et Castro ? Un catholique et un fasciste fervent et un national-communiste athée ? Leurs origines galiciennes et leur goût pour le caudillisme et l'autoritarisme peuvent être un début d'explication. On peut expliquer aussi ce respect mutuel, par le ressentiment qu'éprouvait le dictateur Franco vis-à-vis de l'administration américaine, en raison de la victoire des États-Unis lors de la guerre de Cuba en 1898, ce qui signifia la perte de la dernière colonie espagnole en terres américaines et la faillite d'un système socio-économique féodal qui maintint au pouvoir en Espagne la monarchie et

l'aristocratie foncière. Dans ce conflit, les Espagnols ne se battirent pas contre le peuple cubain, mais contre les Nord-Américains. Cette même année, l'Espagne perdit également sa seule colonie asiatique, les Philippines. Il s'ensuivit que tout acte de « vengeance historique » contre les Américains était bien accueilli par Franco et les militaires espagnols. Franco appréciait Castro et il demanda à ses subalternes de ne pas toucher au *galleguito*, le petit Galicien. Même si le régime fasciste espagnol, à la fin des années 1950, devint un allié des États-Unis et laissa s'installer des bases militaires américaines sur son territoire.

Les Cubains purent à Noël, jusqu'aux années 1970, déguster les *turrões de Jijona*, les nougats espagnols, grâce à leurs amis espagnols, avant que les frères Castro décident de supprimer les fêtes de fin d'année. C'est aussi grâce à Franco que les petites filles cubaines se virent offrir des poupées espagnoles. Poupées pour lesquelles les mères cubaines faisaient la queue durant des heures nuit et jour. Car il faut dire que les autorités franquistes et castristes ne pouvaient pas garantir la quantité suffisante de poupées pour que chaque petite Cubaine puisse recevoir le jour de la fête des rois une poupée espagnole. Et puis vint le moment où Castro supprima la fête des rois.

Des années plus tard, Manuel Fraga Iribarne, l'un des ministres galiciens de Franco et le créateur de l'actuel Parti populaire, se déplaça à Cuba. Mais avant il avait invité son

ami Fidel à visiter Lánacara, le village du patriarche de la famille Castro. Ce n'était plus Manuel Fraga Iribarne, le ministre et censeur de l'information espagnol durant la dictature fasciste, il était depuis longtemps devenu, avec la démocratie espagnole et par la grâce d'un désir de croissance économique, le promoteur d'une nouvelle économie basée sur le tourisme. Et c'est ainsi qu'il expliquait son rapprochement avec Cuba. Le fait est que les visites que ces deux personnages se rendaient mutuellement sur leur terre d'origine (Fraga était né à Cuba) et d'enfance se déroulèrent, selon les observateurs cubains et espagnols, dans une atmosphère émouvante (*sic*), entre *queimadas*, un vin chaud de Gallice, tartes galiciennes et autres délices du terroir.

Et ce ne fut pas la seule fois où ils se réunirent, il y eut aussi une rencontre historique avec le roi Juan Carlos, dans le pavillon de l'Espagne, à l'Exposition universelle de Séville, dans la moitié du mois de juillet 1992, la chaleur n'étant pas seulement lié à la température andalouse mais aussi à la rencontre chaleureuse qui unit alors le Parti communiste de Cuba, la monarchie et l'ancienne droite fasciste devenue démocratique. Les représentants de toutes ces tendances politiques se réunirent lors d'un banquet et d'un échange de blagues et de plaisanteries, sans aucun type de réflexion historique, sans parler du passé mais du présent et de l'avenir, avec un objectif commun : le développement de l'économie touris-

tique cubaine avec l'apport de sociétés touristiques espagnoles. Cependant, malgré les tentatives frustrées dans les années 1990 de Fraga pour faire de Cuba un solide allié économique de l'Espagne, Fidel et lui restèrent amis. La maison des parents de Castro fut restaurée par le gouvernement galicien présidé par Fraga et le village galicien où naquit le père de Fidel accueillit celui-ci comme un héros. Fraga se donna pour tâche personnelle la restauration de la société espagnole Rosalia de Castro, le Centre culturel galicien de La Havane. L'université de l'Est décerna à cet ancien ministre d'un État fasciste le titre de docteur *honoris causa* et il fut déclaré hôte illustre de la ville de Santiago de Cuba. Castro appela à cette occasion Fraga «compagnon», et tous les convives continuèrent à rire, heureux d'entendre les meilleures histoires pour «les enfants, les adultes et les handicapés mentaux», comme l'écrivait Lydia Cabrera.

Ces actes politiques peuvent paraître au départ inexplicables. Cette histoire aurait pu être écrite par Ramón María Valle-Inclán, le célèbre auteur surréaliste galicien, et des faits tragi-comiques comme l'attentat aux explosifs perpétré par la CIA contre des bateaux espagnols remplis de *turrões de Jijona* ou la visite en 1959 de Che Guevara à Madrid et sa présence lors d'une corrida aux arènes de cette ville auraient pu faire partie d'une de ses œuvres.

D.P.

Quand le Che s'acoquinait avec Franco

Daniel Pinós

Groupe Salvador-Seguí
de la Fédération anarchiste

EN 1959, LE CHE VISITA MADRID en pleine dictature franquiste. Ernesto Guevara, le Che, qui fut assassiné en Bolivie il y a quarante ans, s'est déplacé en Espagne à trois reprises après le triomphe de la révolution cubaine, et le régime de Franco, même s'il était encore très fermé, permit et cacha ces visites, mais avec une seule condition, que le Che ne communique pas avec l'opposition.

César Lucas est l'auteur des photos, il avait 18 ans à cette époque, il voulait être photographe de presse et il venait d'être embauché par l'agence Europa Press. C'est avec le journaliste de Pueblo Antonio Olano, qui avait rencontré le Che dans la Sierra Maestra de Cuba, en juin 1959, qu'il reçut le voyageur cubain à l'aéroport de Barajas à Madrid. Sept ans plus tard, le Che est retourné en Espagne, cette fois-ci sous une fausse identité et avec un passeport uruguayen.

En 1959, le régime de Franco ne s'orientait pas vers l'ouverture que l'on a connue dans les années soixante-dix, mais il autorisa le plus célèbre révolutionnaire de la planète, l'icône moderne du monde de la lutte contre le pouvoir, le mythe de la gauche du xx^e siècle, le Che, à se promener dans Madrid, sans qu'aucune police, les «grises»¹, ne puisse le toucher. Cette année-là, le guérillero argentin foula le sol espagnol deux fois. Et de ces visites, il reste des preuves photographiques.

La première visite eut lieu le 13 juin, lors d'une brève escale sur le chemin de l'Égypte, six mois seulement après avoir vaincu le dictateur Fulgencio Batista à La Havane avec Fidel Castro.

Bien sûr, il n'y eut aucune cérémonie officielle de bienvenue pour celui qui sera seulement un an après le ministre de l'Industrie de Cuba, bien que les services

secrets du gouvernement espagnol ne l'aient jamais perdu de vue pendant les heures qu'il passa à Madrid.

Le régime franquiste, qui cette même année reçut le général Dwight Eisenhower – dont l'administration a collaboré pendant un certain temps avec la dictature de Batista pour empêcher la victoire de l'armée rebelle dirigée par Castro et le Che –, avait autorisé son escale à Madrid à condition qu'il n'ait aucun contact avec l'opposition. Revêtu de l'uniforme classique de l'armée cubaine, recouvert du typique béret noir et avec un énorme cigare apparaissant dans sa barbe, le révolutionnaire se promenait dans les rues de Madrid le 13 juin 1959, mais probablement très peu de gens le reconnaissent. Il profita de cette visite pour découvrir également les arènes de Vistalegre, pour se promener à la cité universitaire, sur la place d'Oriente et au palais royal, et pour découvrir certains quartiers de la capitale.

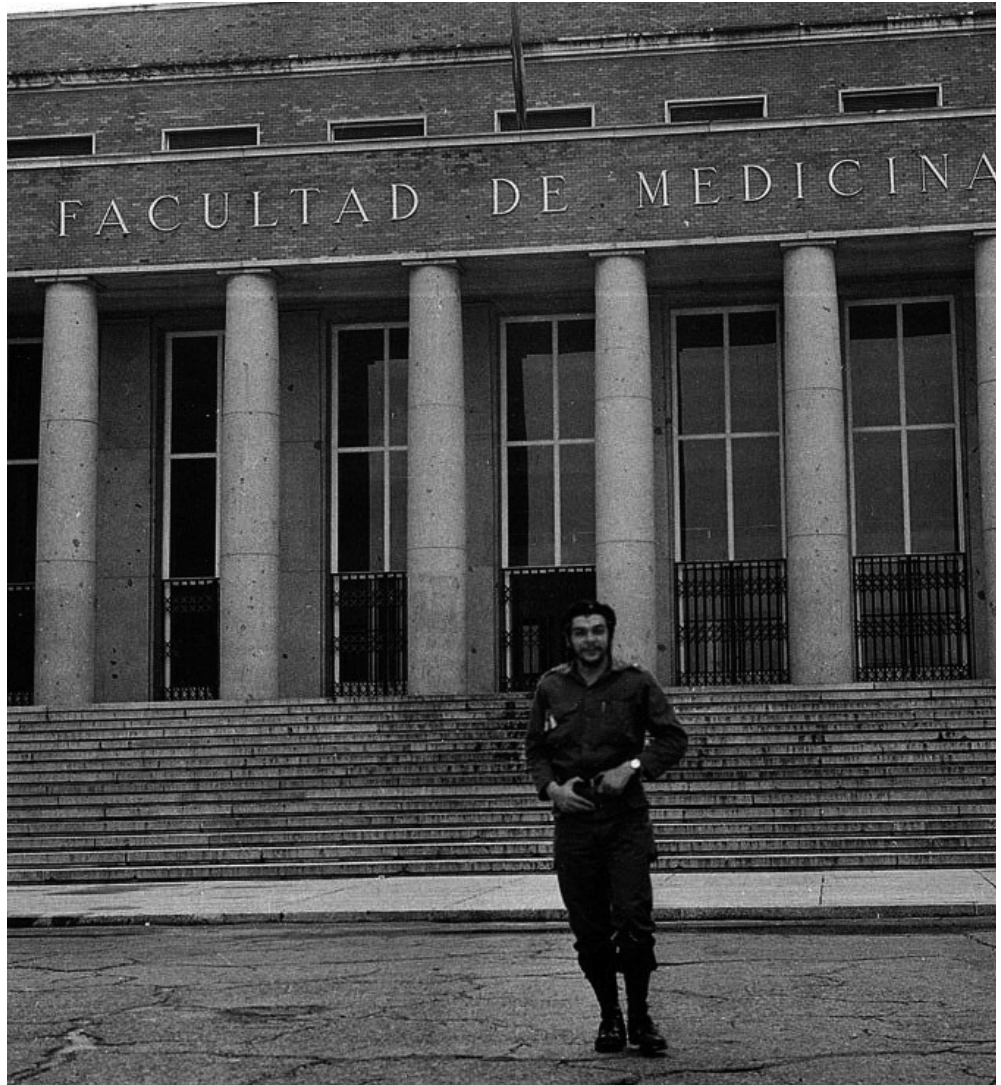
En septembre, au retour de ce voyage, avec le but de participer au Sommet des pays non-alignés, le Che refit une escale en Espagne et il passa la nuit à l'hôtel Suède. Cette deuxième visite laissa l'image inhabituelle d'un chef de la guérilla appuyé sur la barrière des arènes de las Ventas, portant son inséparable béret et entouré de son escorte militaire tout en jouissant d'une corrida.

Lors du troisième voyage, ce fut Ramón Benítez et non Ernesto Guevara, qui atterrit à l'aéroport de Barajas à Madrid – en octobre 1966 le révolutionnaire se cachait déjà sous une fausse identité, et ce qui le caractérisait c'est qu'il portait des lunettes et qu'il avait le crâne rasé, d'après la photocopie du faux passeport uruguayen qui fut retrouvé après sa mort. Sur celui-ci, on distingue clairement les cachets d'entrée et de sortie de l'aéroport de Barajas et le nom qu'il continua à utiliser plus tard dans ses activités de guérilla en Bolivie pour son grand projet insurrectionnel dans toute l'Amérique latine.

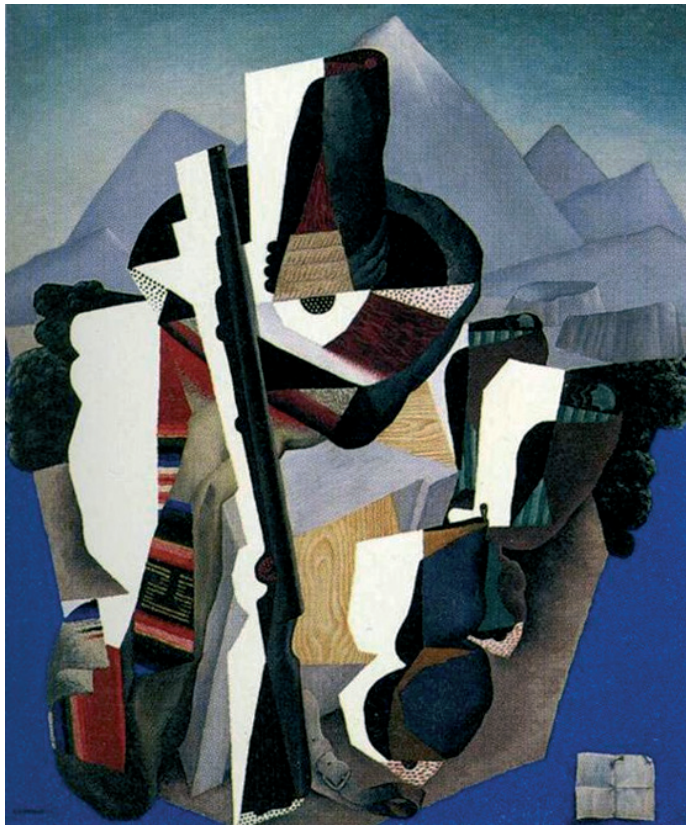
D.P.

1. «Grises» en raison de la couleur de l'uniforme de la police. Voir le reportage de TVE sur cette visite :

www.youtube.com/watch?v=EfcIzDxRWIY



Deux **volcans** mexicains au musée de l'Orangerie



Diego Rivera, *Paysage zapatiste*, 1913.

FRIDA KAHLO-DIEGO RIVERA. L'art en fusion. Un couple et deux peintres sur les cimaises de l'Orangerie. Il y a déjà la file d'attente pour voir l'expo, confinée bien sûr dans un espace beaucoup trop petit et le service d'ordre est évidemment dépassé, malgré la tranquillité des visiteurs! Dès l'entrée le ton est donné, des jeunes femmes demandent: «C'est où Frida?» Kahlo est devenue bien plus célèbre que son mari Rivera. Sacré retournement! On se rend compte tout de suite qu'il est difficile de contenir ces deux coulées de lave sorties tout droit de la cocotte-minute mexicaine, tropique de bouillonnements telluriques, terre d'ouragans et d'excès, d'explosions de couleurs et de déserts cactés... Malgré une bonne intention évidente pour présenter en contraste les deux artistes – pourquoi toujours les accoler? –, ils méritent chacun une exposition à part entière. En tout cas c'est mon point de vue. Ils sont très différents. Frida produit une œuvre intimiste et ardente, Diego une œuvre énorme et rayonnante, symbiose entre l'art occidental et la culture indienne toujours vivace. Frida peignait des toiles de petite dimension, parfois inspirées par les ex-voto des églises et Diego des fresques monumentales, à l'image de la tradition précolombienne qui en décorait ses temples. Il en avait appris la technique en Italie, pendant son voyage en Europe, fasciné par l'art de la

Renaissance. Cette expo me ramène immédiatement à mon voyage à Mexico. À peine remis du décalage horaire, je fonce à Coyoacan (l'endroit des coyotes), j'arrive à la Maison bleue, le musée mythique de Frida Kahlo (elle y naîtra en 1907 et y mourra en 1954). Quelques touristes, mais beaucoup de Mexicains, des profs avec leur classe... Frida est une icône là-bas, une gravure de mode... un symbole de liberté pour les femmes. C'est un endroit magique imprégné de la présence de l'artiste dans chaque pièce. En même temps une expo organisée par la revue *Vogue Mexique* – «Ne pas se fier aux apparences» – montre toutes les prothèses et tous les corsets (qui ont inspiré Jean-Paul Gaultier) que Frida a portés, ainsi que ses robes européennes ou indiennes... Le décor et son envers, si j'ose dire... À 8 ans, elle est atteinte de la polio. Sa jambe droite reste atrophiée. «*Pata de palo*» (patte folle!), lui crient ses camarades. À 18 ans, en 1925, un terrible accident de la route la cloue dans une nouvelle infirmité. Son bus est heurté par un tramway. Une barre de ferraille la transperce et ressort par son vagin. «C'est ainsi que je perdis ma virginité!» écrit-elle dans son journal. La mort sourit gaiement à chaque coin de rue à Mexico. C'est la fameuse Catrina du graveur Jose Guadalupe Posada, *Tête de mort*, coiffée d'un chapeau incroyable surmonté de plumes d'autruche. Frida la voit passer ce jour-là. Elle a la

colonne vertébrale brisée, onze fractures... Elle réussit à survivre après trois mois d'hôpital, elle en ressort sanglée dans un corset, c'est presque une femme bionique! Toute sa vie elle dissimulera ses infirmités en se donnant à fond dans la peinture avec passion, elle fera même de sa vie une œuvre d'art avec un grand sens de la mise en scène. Sa mère lui offre une boîte de couleurs, son père un chevalet adapté, avec un miroir au-dessus de sa tête, forcément elle se prend pour modèle. Elle peindra 56 autoportraits sur les 255 toiles qu'elle exécutera (inspirée par les peintures naïves mexicaines, mais aussi par Bosch, Brueghel et Botticelli). Frida Kahlo est la fille de Matilde Obregón (une mère mexicaine, moitié indienne, moitié espagnole) et d'un père juif allemand, Guillermo Kahlo, photographe qui eut des revers de fortune avec la chute de Porfirio Diaz (général dictateur) déposé par la révolution. Son père lui apprit le cadrage photographique et l'entoura d'affection, sa mère étant dépressive. Elle voulait être médecin, elle sera peintre. Dès le début elle a décidé d'être une femme libre et indépendante, ce qui n'est pas aisé dans la société machiste mexicaine. On la voit souvent habillée en homme, une cigarette à la main, entourée d'une bande de joyeux fêtards masculins (les peintres Orozco et Siqueiros par exemple), le film biographique de Julie Taylor le montre fort bien.

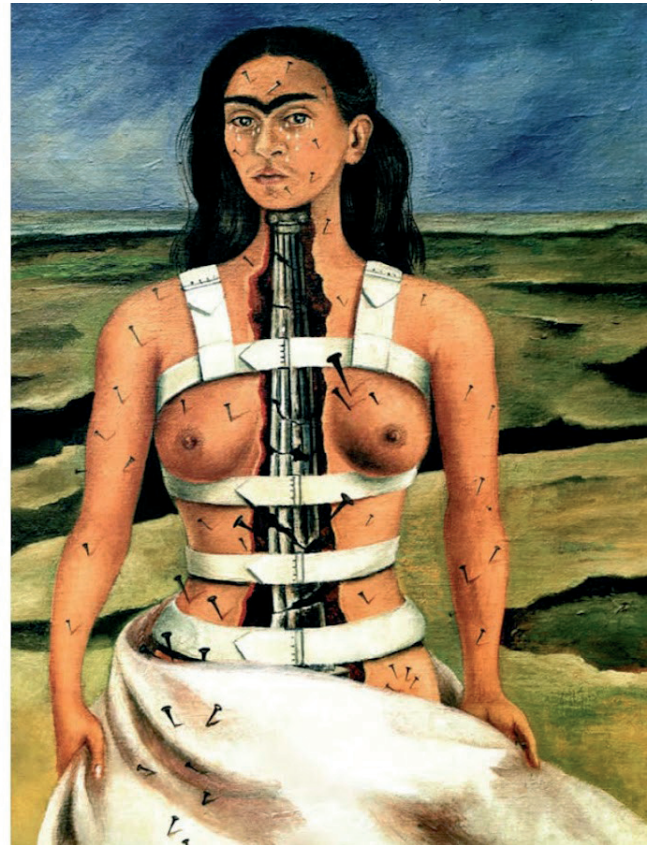
Patricio Salcedo

Groupe Anartiste
de la Fédération anarchiste

Frida Kahlo, *Les Deux Frida*, 1939.



Frida Kahlo, *La Colonne brisée*, 1944.



Elle rencontre Diego Rivera qu'elle admire, sur le chantier d'une de ses fresques, et après plusieurs péripéties, ils décident de se marier. Ce sera l'union de «la colombe et de l'éléphant» ! Leur vie sera tumultueuse et romanesque, à faire pâlir d'envie les revues people ! Diego Rivera (1896-1957) est déjà un monument dans son pays, son père, un fonctionnaire, du même nom, voulait qu'il fasse une carrière militaire, mais Diego étudie à l'Académie des beaux-arts. Grâce à une bourse il voyage en Europe et se lie d'amitié avec de nombreux peintres de Montparnasse, Picasso, Braque. Modigliani peint son portrait. Il est voisin de Piet Mondrian. Il peint vingt-cinq toiles cubistes, expose au salon des indépendants à Paris. Puis à New York aux côtés de Braque, Picasso, Cézanne, Van Gogh (1916). Au même moment la révolution fait rage au Mexique. Quand il revient dans son pays en 1921, après avoir rompu avec les influences européennes, il est chargé par le ministre de l'Éducation Vasconcelos de peindre des murales (fresques) pour l'éducation populaire. En effet le mouvement des peintres muralistes considère que les tableaux sont le symbole de la marchandisation bourgeoise. C'est de l'art pour l'art. Les fresques peintes dans des lieux publics sont faites pour être regardées par tous. C'est l'art au service du peuple et de la révolution sociale qui est censé communiquer l'esprit de révolte. Diego Rivera en peindra dans beaucoup d'édifices publics, il réalisera la synthèse de l'art moderne avec le primitivisme indien. Il remettra à la mode l'art pré-hispanique. Sa grand-mère était une Indienne et pour lui l'Indien est une figure de la résistance à l'oppression. Ces peintures murales sont grandioses et époustouflantes, la palette de Rivera explose de couleurs : pour les avoir vues de près, on reste subjugué !

C'est un merveilleux coloriste. Le dimanche, les familles mexicaines viennent les contempler de près et surtout les commentent. «Regarde, c'est Pancho Villa et son cheval Siete Leguas (sept lieues), et voilà Emiliano Zapata avec une banderole Tierra, libertad y pan para todos (Terre, liberté et du pain pour tous), ah c'est l'horrible dictateur Porfirio Diaz, tiens, Ricardo Flores Magón qui vend son journal anarchiste Regeneracion...» Mais Rivera va trop loin, et le gouvernement mexicain, trouve que représenter Marx, Lénine, Trotski et Frida Kahlo et sa sœur Cristina en train de distribuer des armes au peuple, c'est pousser le bouchon un peu loin ! Eh oui, les deux peintres sont des marxistes invétérés, ce qui ne fait pas politiquement correct dans les colonnes du *Monde libertaire*, mais l'on se doit d'explorer toutes les pistes pour se faire un point de vue ! Diego et Frida appartiennent au Parti communiste mexicain, dont ils seront d'ailleurs exclus, puis réintégrés. Diego n'apprécie pas trop son voyage en URSS, il fréquente aussi les cercles maçonniques. Ils sont tous les deux assez iconoclastes, et naturellement athées et anticléricaux et bien sûr très engagés socialement. Finalement Rivera adhère à la IV^e Internationale et accueille Trotski, en exil chez lui, il le chasse lorsque Frida entame une liaison avec lui. Les deux peintres seront inquiétés par la police lorsque le bourreau de Kronstadt et de l'Ukraine libertaire sera assassiné. Rivera aura une période américaine et peindra aussi des fresques aux États-Unis (Detroit, San Francisco). Celle de New York sera effacée par son propre mécène Rockefeller, il ne supporta pas l'effigie de Lénine en ouvrier ! Diego était beaucoup plus ouvert au monde, subjugué par les États-Unis. Frida n'appréciait que de très loin «les gringos». Elle détesta d'ailleurs les intellos français et les surréalistes notamment, qu'elle trouvait pré-

tentieux, à l'exception de «l'anartiste» Duchamp. Elle était plutôt centrée sur sa terre natale et... sur ses cicatrices (on peut la comprendre). À ce sujet une toile de l'expo attire plus particulièrement mon attention, c'est celle de Frida intitulée *Unos cuantos piquetitos* (quelques petites piqûres), inspirée par un fait divers lu dans le journal. C'est le meurtre d'une jeune femme par son amant qui la larda de coups de couteau et qui dira au juge : «Ce ne sont que de simples petites piqûres !» Tableau féministe s'il en est, qui dénonce les violences faites aux femmes, le sang déborde jusque sur le cadre en bois, mais c'est aussi un règlement de compte entre Diego et elle. En effet il avait des maîtresses innombrables, mais lorsqu'il a une liaison avec sa sœur Cristina, elle en souffre terriblement. Lui ne digère pas l'affaire Trotski, ils divorceront, puis se remarieront un an plus tard aux conditions de Frida à son retour de France, incapables de vivre l'un sans l'autre, ils ne seront plus complices qu'intellectuellement. Diego reprendra ses aventures amoureuses et Frida sa bisexualité assumée. Relation, tout compte fait très SM. Ce n'est pas facile de mener une vie de personne libre dans notre société conservatrice. J'insiste aussi sur un autre tableau de Kahlo, celui de la colonne brisée, témoignage de sa souffrance journalière et de sa lutte quotidienne pour survivre estropiée et sublimer sa douleur dans la peinture et sa passion pour Diego qu'elle appelait : «*zaporana*» (crapaud-grenouille). Ils auront été les deux grands peintres de la Mexicanalité, de l'amour et de la passion. Rivera ne survit que trois ans à Frida, à sa mort il offre la Maison bleue et sa collection de statues précolombiennes au peuple mexicain. Allez les voir au musée de l'Orangerie, jusqu'au 13 janvier 2014.

P.S.



Jeudi 17 octobre

10 heures>12 heures **Chronique hebdo.** Analyse libertaire de l'actualité.

Vendredi 18 octobre

14h30>16 heures **Les oreilles libres.** Emission autour du détournement, à l'occasion de la quinzième édition du Festival des cinémas différents.

Samedi 19 octobre

11h30>13h30 **Chronique syndicale.** Citroën : un siècle de travail et de luttes (édition de L'Atelier).

Dimanche 20 octobre

15h30>17 heures **Des mots, une voix, des mots, des auteurs.** L'émission recevra Tiphaine Samoyault pour son livre *Bête de cirque* (Seuil) et Daniel Pozner pour *Pff !* (Le Quartanier), *Le Géographe est ailleurs* (Passage d'encre) et *Trois mots* (Le Bleu du ciel).

Lundi 21 octobre

11 heures>13 heures. **Lundi matin.**

16 heures>18 heures. **Trous noirs.** Présentation de *Polars, philosophie et critique sociale*, avec Philippe Corcuff, dont le livre est illustré par des dessins de Charb.

18 heures>19h30 **Le matérialisme dans tous ses états.** Nous recevons, avec Marc Silberstein (Éditions Matériologiques), Pascal Charbonnat, auteur de *L'Histoire des philosophies matérialistes*.

Mardi 22 octobre

18 heures>19h30 **Idéaux et débats.** Nous recevons, en direct, Arnaud Cathrine pour *Je ne retrouve personne* (Verticales) et, en fin d'émission, nous diffuserons un entretien réalisé avec Judith Perrignon à propos de *Les Faibles et les forts* (Stock).

Mercredi 23 octobre

18h30>20h30 **Femmes libres.** La spirale de la misogynie, c'est cette culture odieuse qui commence par le mépris des femmes, se transforme en haine et finit en violences qui sera déconstruite par Alain PIOT, sociologue.

20h30>22h30 **Ras les murs.** Actualité des luttes des prisonniers.



Du nouveau à la Fédération anarchiste

Un nouveau groupe de la Fédération anarchiste est désormais actif à Clermont-Ferrand dans le Puy-de-Dôme (63). Vous pouvez contacter le groupe Spartacus à l'adresse spartacus@federation-anarchiste.org

La liaison Nord-Ardèche se développe et devient le groupe Nord-Ardèche de la Fédération anarchiste. Son contact : nord-ardeche@federation-anarchiste.org



PROPAGANDE PROPAGANDE PROPAGANDE



Affiche

Lecteurs, lectrices, vous pouvez vous fournir en autocollants et affiches, en vous adressant à la librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot, 75011 Paris.

PROPAGANDE PROPAGANDE PROPAGANDE

AGENDA

Vendredi 18 octobre

Besançon (25)

20h30. Conférence-débat organisée par les Amis de l'Autodidacte, avec Chantal Guillaume, professeur de philosophie en Franche-Comté et membre de l'Association d'étude fouriériste, autour de son livre *Charles Fourier ou la pensée en contre-marche*. À la librairie l'Autodidacte, 5, rue Marulaz.

Paris XI^e

19h30. Les soirées vidéo de la librairie du Monde libertaire : projection du film documentaire *Childfree, et alors?* réalisé par Charlotte & Fabrice. Ne pas vouloir d'enfant. Pourquoi pas, chacun est libre, entendra-t-on alors assez souvent. Pourtant, dès lors qu'on déroge à la norme, les réalités sont parfois bien différentes. Pressions familiales, sociales et politiques, difficultés d'accès à la stérilisation définitive sont les sujets phares des *childfree* interviewés, qui évoquent également leurs visions du monde et de la liberté. Librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot. Métro République, Oberkampf, ou Filles-du-Calvaire. Entrée libre.

Samedi 19 octobre

Marseille (13)

17 heures. *Les Gari : Groupes d'action révolutionnaires internationalistes (1974)*, un livre d'Arthur et Gilbert. Au Cira, 50, rue Consolat. Entrée libre. cira.marseille@free.fr

Lyon (69)

15 heures. Rencontre-débat avec Lou Marin, auteur de l'introduction et rassembleur des textes de Camus. Le recueil de Lou Marin retrace l'élaboration et l'évolution de la pensée politique et sociale de Camus durant la guerre froide, après la Résistance et Hiroshima. À la librairie libertaire La Gryffe, 5, rue Sébastien-Gryphe.

Samedi 26 octobre

Chambéry (73)

Concert sans frontière contre l'extrême droite et ses idées à partir de 15 heures, en extérieur, atelier graf et OpenMic. Dans la soirée (intérieur) : tables de presse, bar et petite restauration bio et locale. À partir de 19 heures, du bon son : Kalynda (musique des Balkans), Advien'Quepeux (musique cajun), la Cie Kta (chansons contées), Moonwaker (world rock), Yanoï (aux platines : ska, rocksteady, rockab'). En fin de soirée et entre les groupes. Salle Jen-Baptiste-Carron au Biollay, 119, place René-Vair, 119, rue Général-Buisson. Prix libre.

Paris XI^e

17 heures. Venez chanter à la librairie du Monde libertaire avec Moustache et ses cahiers de paroles (Brassens, Renaud et quelques autres). Librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot. Entrée libre.

Lundi 28 octobre

Nantes (44)

20h30. Projection du film *Ne vivons plus comme des esclaves*, sur la situation sociale en Grèce, les résistances et alternatives, suivie d'un débat avec le réalisateur, Yannis Youlountas. Au B17, 17, rue Paul-Belamy (au fond de la cour).

Mardi 29 octobre

Vannes (56)

20h30. Projection du film *Ne vivons plus comme des esclaves*, sur la situation sociale en Grèce, les résistances et alternatives, suivie d'un débat avec le réalisateur, Yannis Youlountas. Palais des arts, salle Corvette. Entrée libre. Organisée par le groupe libertaire Lochu et la FA Vannes.

Mardi 29 novembre

Paris XVIII^e

19h30. Le groupe Salvador-Seguí de la Fédération anarchiste présente une conférence animée par Angel Pino (spécialiste de la Chine et de l'anarchiste chinois Ba Jin). Le thème en sera La Chine de Mao Zedong : la Longue Marche, le Mouvement de rectification, l'avènement du PCC, la Campagne des cent fleurs, le Grand Bond en avant, la Révolution culturelle, brouilles et embrouilles au sein du PCC, bande des quatre et communisme capitaliste... Bref, tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le maoïsme sans jamais oser le demander. Bibliothèque La Rue, 10, rue Robert-Planquette. Métro Blanche ou Abesses. Entrée libre et gratuite.

Cycle de conférences à la bibliothèque La Rue

25 octobre et 8 novembre

19h30. Cycle de conférences de biologie sur le thème « Qu'est-ce que la vie? ».

22 novembre et 6 décembre

19h30. Cycle de conférences politiques sur le thème « Anarchisme et Révolution française ».

La Rue, 10, rue Robert-Planquette. Entrée libre et gratuite. Pour en savoir plus, consultez le site de la bibliothèque <http://bibliotheque-larue.over-blog.com>



